24 Heures

PARCOURS DAMASCENE

Les Gens

VISAGES DE SYRIE

SELECTIONNEZ UN PARCOURS POUR COMMENCER

Bosra capitale de l'Arabie romaine
Patrimoine mondial de l'UNESCO

ina

MÉMOIRES DE SYRIE

Portraits

Rania Khaddow

Consultante à l'écoute

Rania est une jeune femme atypique, dans un pays où il n'existe pas de femme-type, mais plutôt mille manières d'être femme. La voix est douce, presque fluette, mais les opinions sont affirmées. Rania a voyagé à l'étranger, étudié dans les meilleures universités, et beaucoup observé. La trentaine resplendissante, à la fois volontaire et généreuse, elle livre un regard tendre et réaliste sur son pays, ses blocages et ses richesses.

Vous avez un parcours international atypique pour une damascène ?
J'ai habité quatre ans à Montréal, au Canada, de 1979 à 1984. Rentrée à Damas, j'ai fait cinq ans d'études en pharmacologie, par manque de choix, en fonction de mes résultats au bac. Après mon diplôme, en 1995, j'ai passé une année à Aberdeen, en Ecosse, pour des études en agroalimentaire. J'avais l'idée que ce secteur allait se développer, et puis mes frères y avaient déjà fait un séjour et avaient beaucoup aimé. Je voulais aussi perfectionner mon anglais.
A mon retour en Syrie, je n'ai pas eu de proposition intéressante, et puis j'ai eu une offre de travail d'un bureau de consultants travaillant dans le domaine de l'agroalimentaire, la santé et l'environnement. J'ai commencé par une étude sur les limonades, et je suis resté deux ans, à travailler surtout sur l'environnement. Ensuite, pendant deux ans, j'ai fait un MBA en français à l'Ecole supérieure des Affaires allé à Beyrouth. Finalement, l'année dernière, j'ai retrouvé le bureau de Syrian Consulting Group, à un meilleur poste.

Après vos études de pharmacologie, vous avez totalement abandonné cette voie ?
Non, après mon MBA à Beyrouth, en 2001 j'ai ouvert une pharmacie à la campagne, à Jeblé. C'est une étape obligé pour devenir pharmacien, après le diplôme. J'ai racheté un fond de commerce, je n'avais pas d'employé, mais ça n'a pas marché.
Je n'avais pas choisi cette branche par vocation. En Syrie, le choix des études dépend totalement du classement à l'issu des études supérieures. A l'époque il n'existait pas d'universités privées. Elles sont apparues récemment.

Que faudrait-il changer à Damas ?
L'organisation des cursus et des vocations à l'université. Je fais partie de la Syrian Young Entrepreneurs Association (SYEA). Nous mettons sur pied un projet pour aller dans les écoles avec des professionnels de différents métiers afin d'éclairer les étudiants sur les filières existant. Il y a aussi le problème de l'emploi, même si à Damas on trouve plus facilement du travail que dans le reste du pays. Et puis les salaires sont insuffisants. Moi, je gagne environ 1000 dollars par mois, ce qui est un gros salaire, et avec ça je vie très bien. Mais je pourrai gagner beaucoup plus à l'étranger, et c'est ce que font certains de mes amis. Beaucoup de jeunes damascènes rêvent de s'expatrier, ils reprochent en outre à la ville le manque de vie culturelle, de vie nocturne. Ca ne veut pas dire qu'il ne se passe rien, mais il faut simplement se donner un peu de peine pour trouver. Souvent, ceux qui ont les moyens vont passer le week-end à Beyrouth, pour le shopping, le cinéma, les sorties… Moi je n'en raffole pas.

Est-il difficile d'être une « jeune femme moderne » à Damas ?
Le poids de la tradition est très fort à Damas, mais pourtant je m'y sens bien. Par exemple il est hors de question de vivre en concubinage, en célibataire, ou même de partager un logement avec une amie, même si vous avez fini vos études et que vous avez un travail. Ici on vit en famille ou en couple seulement, moi j'ai des parents libéraux, et j'ai vécu à l'étranger, mais je n'imagine pas déroger. La société syrienne est comme ça, les jeunes vivent chez

leurs parents jusqu'à ce qu'ils soient mariés, quelle que soit leur religion ou leur communauté. Dans l'ensemble, les mariages interreligieux sont très rares. Les chrétiens sont les plus sensibles sur ce sujet, car quand l'un d'entre eux se marie avec une musulmane, il doit se convertir, et ses enfants aussi. Cela arrive parfois mais c'est rare, et ça pose des problèmes. On sent aussi la montée de l'intégrisme, dans différentes couches sociales. Il y a des cours de religion dispensés dans les quartiers, où on fait croire aux femmes que si elles ne portent pas le voile, elles iront en enfer… C'est très frustrant mais ça n'est pas ça qui me ferait quitter mon pays. Je suis bien ici, j'ai mon travail, mes occupations, mes sorties, mes amis de toutes les religions, ma famille…

Vous sentez-vous damascènes ?
Oui, mais pour un « vrai » damascène, c'est à dire quelqu'un dont les parents sont de Damas depuis plusieurs générations, je ne suis pas damascène. Je suis née ici, mais mon père est de Latakia et ma mère est de Homs. Je suis alaouite1.

1 Les Alaouites : minorité musulmane rattachée au chiisme, réputée pratiquer un islam tolérant et syncrétique. En Syrie, ils vivent surtout au nord, dans le djebel Ansariyé. Leurs cousins turcs portent le nom d'Alévis.
Le Monde des Religions

Nabil Al Lao

L'homme orchestre de l'Opéra de Damas

Directeur du Conservatoire national supérieur, et du nouvel opéra de Damas, musicologue de formation et universitaire, Nabil Al Lao a plus d'une corde à son arc. Accordéoniste à ses heures, il a formé une chorale à Lyon, à l'époque de ses études, avant de s'essayer à la variété et à la musique traditionnelle. En marge de ses fonctions, il est également critique et rédacteur en chef à la Revue musicale, et professeur de linguistique appliquée à l'université de Damas. Voilà pour la carte de visite. Mais surtout, Nabil Al Lao, la quarantaine élégante et dynamique, fait partie de cette nouvelle génération arrivée dans le sillage du président Bachir El Hassad, dont il est un proche.
Nabil Al Lao nous reçoit dans le complexe flambant neuf de la maison de l'Opéra, qu'il évoque avec une fierté non dissimulée. Lancé en 1970, le projet a connu de multiples aléas et a même subit un incendie… Officiellement appelé Maison des Arts et de la Culture, il comprend trois salles d'une qualité technique et d'une sophistication remarquables. Acoustique, pureté des lignes et des matériaux, mélange d'architecture moderne et orientale… rien n'a été laissé au hasard. La salle polyvalente, qui compte 350 places, est le bijoux de la maison. Elle est conçue pour accueillir des performances de musique traditionnelle savante ou classique, des colloques et des projections de cinéma. La salle de théâtre a une capacité de 750 places, et celle de la salle d'opéra atteint 1500 places. La Maison de l'Opéra est associée au Conservatoire tout proche, dont les activités couvrent la musique, la danse, le théâtre et même les arts plastiques.

L'inauguration de la Maison de l'opéra a-t-elle été un succès ?
La saison a duré du 7 mai au 30 juin 2004, avec un taux de remplissage de 120%. Certains spectateurs ont assisté aux spectacles debout, ou assis par terre, dans un silence religieux. Nous avons eu 73000 entrées, avec des soirées où les trois salles étaient combles. La Syrie n'avait jamais connu ça !
Le public n'avait pas l'habitude d'aller au spectacle, et pour l'essentiel, n'avait même jamais eu l'occasion d'aller au cinéma. Nous avons joué sur sa curiosité et son avidité à découvrir le lieu, que nous avons embelli grâce à un jeu de lumières. L'accès des voitures a été interdit pour mettre en valeur les jardins. Le public est venu pour la beauté du lieu, et il a été fasciné par les spectacles. C'était un piège prémédité. Il fallait être très malin pour créer ce besoin. Ca a été fait. Et ça a marché. Nos standards reçoivent chaque jour des milliers d'appels pour savoir quand reprendra la saison. Le pari a été gagné.

Le prix des spectacles n'est-il pas un obstacle ?
Tous les spectacles sont gratis. Ca n'est pas un choix de la maison, mais le fruit d'une volonté politique. Mes amis européens me disent que ça n'est pas la meilleure manière d'encourager l'art. En tout cas, la stratégie du ministère de la Culture est de faire accéder toute la population syrienne à un certain niveau d'art. C'est avec l'argent des contribuables que nous avons construit ce bâtiment. L'Etat rembourse ainsi sa dette. A long terme je ne pense pas que l'on puisse continuer comme ça, mais à court terme, pourquoi pas.
Au départ nous avons envoyé des invitations aux gens qui avaient assisté aux concerts test et aux manifestations du palais des congrès. Une fois le mouvement lancé, les gens ont afflué et nous avons complété les listes. Il y a eu un effet boule de neige. Les gens prenaient des billets pour leurs proches. Certains venaient même de province. Comme une sorte de « téléphone arabe culturel ». Le projet a une dimension nationale et même régionale, qui dépasse Damas.

Le projet a été conçu initialement comme une mission d'éducation, sans souci d'équilibre déficitaire?

L'Etat n'a pas voulu cette institution déficitaire, mais on ne peut jamais prétendre être rentable quand on fait de la culture. Pour la saison, nous avons dépensé 35 millions de lires (700 000 euros). Une fortune au regard de l'économie syrienne. Mais à mon avis ce n'est pas de l'argent jeté par les fenêtres si cette institution contribue au bout d'un certain temps à créer le goût des spectateurs. Quand il y a des courants d'obscurantisme à l'extérieur, c'est à nous de jouer le contraire. On m'a confié cette responsabilité, et je suis fier de relever le défi. C'est à nous de faire contrepoids à l'argent qui va vers cet obscurantisme.
Pour l'avenir, tout dépend de mon budget. Quand les autorités ont vu le succès public, elles ont accepté que le mode de financement ne dépende pas complètement de l'Etat, qui défendait jusqu'à présent jalousement son monopole. A l'avenir, nous ferons appel à des partenaires. Nous pensons aussi vendre les billets à des prix symboliques la saison prochaine, maximum 100-150 £ (2 ou 3 euros).

Vous êtes vous-même très impliqué dans l'animation du projet ?
Je suis convaincu que la première richesse, c'est la ressource humaine. J'ai reçu 10 600 candidatures, et j'ai vu chacun personnellement. J'en ai retenu 100. Je les ai d'abord formé au protocole, étant moi-même issu de l'école diplomatique syrienne. J'ai aussi encouragé la sacralisation et l'organisation du travail, qui ne sont pas courantes dans notre société. Maintenant, j'ai un personnel vraiment qualifié, parlant les langues étrangères, initié à l'informatique, et avec une formation universitaire. Il est éduqué au sens syrien, c'est à dire qu'il a le sens des relations humaines.

Quelle être votre politique de programmation ?
Je vais être obligé de m'adresser au secteur privé, et aux partenaires étrangers. Nous avons signé des accords bilatéraux afin de faire venir des chefs d'orchestre notamment, mais tant que je n'aurai pas les moyens, je dépendrai du bon vouloir des autres. La France me propose régulièrement des musiciens, de même que l'Italie, l'Espagne et l'Allemagne. Maintenant que j'ai le droit de faire appel à des financements privés et à terme, je pourrai peut-être financer des artistes étrangers que j'aurai choisi.
Nous avons fait une place à toutes les activités artistiques et culturelles du pays, afin de satisfaire un large éventail de goûts. Pour notre première saison, tous les orchestres et toutes les troupes étaient syriennes. Mais pendant les trois mois de rodage qui ont précédé l'ouverture officielle, nous avons reçu beaucoup d'artistes étrangers : le pianiste français Roger Muraro, un chef d'orchestre autrichien, un autre italien, un quatuor français… La troupe syrienne Enana, qui a joué douze fois Zénobie la reine de Palmyre. Il y a eu 22 000 entrées. Tous les soirs, nous étions obligé de fermer la grille et la porte d'entrée par la force. Du jamais vu !
Enfin, dans le cadre du conservatoire, nous avons créé 16 nouveaux orchestres, pour empêcher la fuite des cerveaux artistiques vers les boîtes de nuit, et alimenter une soirée musicale tous les trois jours. L'ampleur de ce que nous faisons est malheureusement mal connue à l'étranger. Nous nous vendons très mal, mais cela va changer à l'avenir. Je suis tout à fait conscient de l'importance des mass media. Je suis un homme réaliste, un homme de terrain. Je commencerai d'un pas mesuré pour faire évoluer le goût, avec une vision à long terme. Je mise sur l'avidité du public, qui vivait jusqu'à présent dans un pays un peu fermé économiquement et culturellement, et qui vient de s'ouvrir au monde.

Ayman Reda

Comédie satirique et tradition

Le comédien Ayman Reda aime à retrouver ses amis autour d'un verre ou d'une partie de Backgammon dans le patio lumineux et frais du café Jabri. Ce lieu à la mode où l'on croise ministres et jeunes couples d'amoureux, occupe une élégante demeure du 18e s. au cœur du vieux Damas, à deux pas de la Grande mosquée. Ayman est un enfant du quartier, qu'il n'a jamais vraiment quitté depuis 42 ans. De la rue Al Sawaf (As Sadiyé), où l'on croise encore parfois des charrettes tirées par des mules, il a fait un des sujets favoris de ces films. Et s'il est si prompt à railler ce quartier vieux comme le monde, aux ruelles étroites, c'est parce qu'il en a parcouru les moindres recoins, croisé tous les personnages. Il y est chez lui…

Comment devient-on acteur de télévision en Syrie ?
Depuis mon enfance, je chante ! J'ai fait de l'animation dans des fêtes, et surtout des mariages. A l'école, quand les professeurs étaient absents – ce qui arrivait souvent –, je chantais ou je jouais la comédie pour mes amis. J'ai donc eu très tôt l'habitude de me donner en spectacle, et quand je suis devenu célèbre, j'ai gardé une attitude simple, ainsi que ma modestie. Je n'ai rien changé à ma vie, car depuis toujours j'ai aimé le contact des gens, et j'entretiens des relations très fortes avec eux.
Mes études de théâtre, je les ai faites à Damas. Au cours de la dernière année nous avons étudié le théâtre classique (Racine, Molière, Ibsen), mais aussi le théâtre contemporain. Puis, après mes études, j'ai tout de suite travaillé à la télévision syrienne et à ce jour, j'ai joué dans 300 épisodes de différentes séries.

Quelle est la série qui a le plus contribué à votre notoriété ?
J'ai acquis une certaine notoriété grâce à un programme que j'ai moi-même inventé, et qui s'appelle « Spot Light ». Il s'agit d'une comédie sur le mode de la satire sociale, politique et économique. Chaque épisode dure dix minutes et nous en sommes à la quatrième saison.
Moi je suis connu comme acteur de comédie populaire. Etant né dans ce quartier, on me considère comme une vraie figure du vieux Damas. De manière générale, j'ai essayé de beaucoup jouer dans des quartiers anciens, ou populaires, dans des rôles comiques. Je suis aussi connu dans le monde arabe, chez les Arabes vivant en Suède, en France, au Danemark… car j'ai un jeu très physique. J'aime le burlesque à la Charlie Chaplin ou à la Mister Bean, et j'essaye d'avoir un humour simple et naturel, d'un caractère universel, compréhensible dans tout le monde arabe.

Par qui et pour qui est produit le programme Hot Spot ?
Il est produit par la Syrie pour différentes chaînes satellites du monde arabe, en particulier Art et Orbit, deux grandes chaînes saoudiennes, aussi qu'une chaîne d'Abou Dhabi et, bien sûr, de Syrie.
Depuis 20 ans environ les Syriens essayent de diffuser des comédies dramatiques et des programmes dans tout le monde arabe. Ils sont désormais aussi réputés que les Egyptiens. Comme ça les gens de ces pays ont l'habitude de comprendre notre dialecte. Mais nous, nous ne comprenons pas le dialecte tunisien ou algérien par exemple. Moi-même je regarde souvent des programmes en français, alors que je ne le parle pas, et j'essaye de comprendre grâce aux situations et au jeu des acteurs.

Peut-on faire rire des gens de Tunis par exemple, avec un humour lié à un quartier de Damas ?
Nous faisons attention à ne pas proposer de choses trop compliquées, ou bien trop longues. On essaye de faire des films courts et dynamiques, qui pourront être compris par tout le monde. Ils sont plus basés sur l'image et le mouvement que sur des histoires très longues. On peut toujours deviner ce qui peut advenir, et se

projeter dans le film.

La célébrité n'est pas trop dure à vivre ?
Non, comme vous voyez, je peux encore venir au café avec mes amis, en toute

Dr Abdusalam Rajen

Professeur à la fondation Shaikh Ahmad Kuftaro

Le visage est lisse et rond, la barbe soigneusement rasée, très courte, et la tenue blanche immaculée semble en harmonie avec la couleur dominante des lieux. Abdusalam Rajen affiche une bonhomie sereine, à l'image du discours de sagesse et de tolérance prôné par la fondation islamique Chaikh Ahmad Kuftaro dont il est membre. Professeur dans les trois facultés islamiques de Damas, il prononce également les discours du vendredi à la mosquée.

Quel type de formation prodiguez vous?
Nous ne formons pas les étudiants à un métier. Notre but est de leur enseigner la charia (1), dans un monde en évolution. Nous les préparons à être des membres positifs de la société, tout en prêchant l'islam. Au contraire d'autres universités extrémistes, ici on les pousse à toujours accepter les autres, et à dialoguer avec eux. Le fondateur du centre, Cheikh Ahmad Kuftaro, souhaite que l'étudiant sortant d'ici appelle à l'islam dans le cadre de son métier, qu'il soit ingénieur, médecin ou avocat. Qu'il donne l'exemple dans son travail, soit en phase avec sa société, et comprenne son environnement.
Nous voulons former des individus exemplaires qui comprennent bien l'islam et le propage avec les instruments de la science. C'est pourquoi, outre la charia, l'enseignement comprend d'autres matières comme la géographie, l'histoire, la philosophie… Notre système c'est la modération, la tolérance. Nous acceptons les autres doctrines et les autres religions.

Comment se déroule le cursus ?
Nous avons en tout quatre facultés, qui sont des branches des universités Oum Darman, au Soudan, de la Paix islamique, en Libye, al-Azhar, en Egypte, et de la faculté de l'Imam Al-Awzâ`î, au Liban. A l'issue du cursus, qui dure quatre ans, l'étudiant obtient une licence en langue arabe et recherche islamique. Ce diplôme permet notamment de passer les concours de la fonction publique.
Nos étudiants viennent de presque tous les pays du monde, notamment d'Europe et de France. En comptant les collèges et les 4 facultés, nous avons 8500 étudiants, dont 4000 suivent les cours par correspondance. Les cours ne sont pas mixtes mais il y a 45% de femmes parmi les étudiants.
Nous organisons des sessions de langue arabe auxquelles assistent des chrétiens occidentaux qui viennent apprendre l'arabe. Il existe aussi un cursus de perfectionnement ou de formation à la charia en 90 jours (commentaire du coran, dogme, héritage islamique, vie du prophète, récitation du Coran, littérature arabe, purification de l'âme). Il est destiné aux prêcheurs et aux imams de tous les pays arabes. Enfin, nous sommes en train de créer une université virtuelle.

Le gouvernement prend-il part aux activités de la fondation ?
Notre centre est privé, mais dans un système régit par le gouvernement, qui nous octrois les autorisations. Nous avons des accords avec le ministère des Affaires religieuses et le ministère de l'Enseignement supérieur. En ce qui concerne les programmes des facultés ils dépendent normalement de l'université mère. Pour les collèges, en revanche, il est quasiment fixé par le ministère des Affaires religieuses.
Nous assurons notre financement comme n'importe quelle autre association privée grâce aux donations, les « zakat (2) ». Et puis il y a les frais d'inscription, d'un montant symbolique de 3000 livres, soit 60 dollars.

Le système laïc vous convient-il mieux qu'une république islamique?
Pour nous la stratégie politique n'est pas importante. Nous n'avons pas de préférence pour un système, laïc ou autre, mais ce qui

compte c'est d'avoir la liberté de travailler sans pression, de pouvoir nous exprimer et de prêcher librement. Peut-être qu'un gouvernement islamique nous donnerait moins de liberté.

Quel est le principal problème auquel est confronté l'islam ?
Le principal problème, ce sont les attaques des ennemis de l'islam au niveau international. Mais le danger le plus grave vient peut-être des musulmans qui n'ont pas bien compris l'islam. Malheureusement un grand nombre d'entre eux représentent l'islam aux yeux de l'Occident. C'est très négatif et peut-être plus grave encore que les attaques des non musulmans. Il y a une mauvaise publicité contre l'islam, présentée comme une religion de fanatiques et de terroristes, alors qu'il s'agit d'une religion de paix. Quand on se salut on dit « salam aleikom », ce qui signifie : que la paix soit sur vous. Il est dit aussi : « vous ne pouvez pas croire si vous ne pouvez aimer, prêcher la paix entre vous ».

Dans une société qui change, avec l'exode rural et le travail des femmes, comment l'islam, religion du livre, peut-il évoluer en restant fidèle au texte ?
D'après la jurisprudence islamique, il n'est pas interdit que les règles changent suivant les époques et l'environnement, d'un pays à l'autre. L'islam s'adapte avec le temps, mais il donne toujours une grande importance à la femme, qui représente la moitié de la société. Ainsi, beaucoup de pays islamiques sont, ou ont été, dirigés par des femmes, comme au Bangladesh ou en Indonésie… En Syrie on trouve des femmes ministres, députées ou à des postes de responsabilités dans l'administration ou le privé.
L'Arabie Saoudite s'est retrouvée isolée par rapport aux autres pays musulmans et elle cherche maintenant à revenir à la vérité. Le gouvernement a fondé une organisation du Dialogue nationale pour réparer les fautes et dialoguer. Ils veulent revenir à un islam exemplaire qui s'adapte. Dans l'islam on accepte l'autre, sa religion, sa doctrine, même si elles sont différentes. C'est pourquoi dans toutes les sociétés islamiques de l'histoire, on trouve des chrétiens et des juifs.

Donc vous êtes optimiste pour l'avenir et la diversité de la Syrie ?
Oui je suis optimiste. La Syrie est une terre stable.

1. Charia : loi islamique.
2. Zakat : l'obligation faite à tout musulman de verser l'aumône. L'un des cinq piliers de l'islam.

Lien :
www.abunour.net/FRENCH/
www.kuftaro.org/French/

Georges Obeid

Joaillier depuis 4000 ans

La voix est fluette mais le débit est ininterrompu, et le regard faussement assoupi brille dès que la mémoire s'ébranle. Le français est parfois hésitant, mais la pensée ne vacille pas. Georges Obeid, joaillier et antiquaire du souk de Damas, aime parler et, comme tous les Syriens, il en a fait un art. Il évoque avec bonheur son métier, son pays, le souk, sa boutique… et ses histoires de familles, qui remontent à la nuit des temps. Mais s'il est un sujet sur lequel il se fait intarissable, c'est bien son ami At-Tinawi (1888-1973), le « Picasso de Damas », un peintre que certains vont jusqu'à considérer comme le précurseur de l'art contemporain en Syrie. Au fil du récit, autour d'un thé servi dans son arrière-boutique jouxtant un ancien caravansérail ottoman, le joaillier s'efface peu à peu devant la mémoire de son ami. Ainsi se dessine en creux le portrait d'un artiste naïf digne des Mille et Une nuits.

Votre premier métier est-il antiquaire ou joaillier ?
Je suis connu comme orfèvre. Un modèle comme ça, c'est fait à la main. Chaque pièce l'une après l'autre. A la fin je me suis dit qu'il fallait les garder car maintenant c'est fini. Je ne peux plus travailler à cause de l'âge, et les jeunes préfèrent les choses plus vites. Alors le savoir-faire disparaît. Chaque boule est soudée à la main… chacune a une histoire différente, celle-ci est byzantine… Je ne suis ni historien ni archéologue, mais je connais les bijoux. Il y a un besoin, car ça n'a pas encore été étudié. On sait les dater quand on les trouve dans une tombe, mais on ne sait pas comment ils étaient faits.

Vous êtes orfèvres depuis combien de générations ?
Dans notre famille, le plus ancien remonte à 2000 avant Jésus-Christ. C'est connu dans l'histoire, à l'époque d'Abraham, venu d'Ur avec son peuple apporter une nouvelle religion. Il a longé l'Euphrate, en Irak et dans le nord de la Syrie, avant de redescendre à Damas, Jérusalem et en Egypte. Les membres de ce peuple s'appelaient du nom de leur ville d'origine, ou de leur métier. C'est pourquoi dans les pays arabes vous trouvez des centaines d'Obeid, là où Abraham est passé. Comme aujourd'hui, si on oublie votre nom on vous appellera le fransawi [le Français]. Il y a une période sumérienne Obeid [près de Ur, dans l'actuel Irak], avant la période Ur. On a fait des sondages dans la ville moderne et on a découvert des poteries obeidiennes. Ce sont les premières poteries chimiques, avec des couleurs en céramique.

Comment avez-vous rencontré le peintre At-Tinawi ?
Son fils, réalisateur de théâtre, est parti 5 ans à Vienne. C'est moi qui allais là-bas quand ses parents avaient quelque chose à lui transmettre. A chaque fois que son père venait me rendre visite il avait des ustensiles de cuisine pour son fils que je mettais dans une boîte spéciale. Chaque fois il me donnait en plus un tableau en cadeau. J'aime bien les cadeaux, je les affichais et à chaque fois les gens me demandaient s'ils pouvaient l'acheter. Ca me posait un problème. Une fois il est venu avec une douzaine, de toutes tailles, et c'est parti en deux mois comme des gâteaux, comme on dit chez nous. Il aimait aider le monde. Si quelque ne pouvait pas payer pour une tasse ou quelque chose, il lui disait : « Prends, prends ».
C'est une chose connue dans tout le vieux Damas : si un homme meurt, et que sa femme se retrouve veuve sans enfant, quelqu'un la marie. At-Tinawi a fait ça quatre fois pour aider. A peine marié, il en cherchait une autre. Il ne faisait pas ça pour avoir des enfants. Mais il a en quand même eu 5 de sa dernière femme.

Avait-il une technique particulière pour réaliser ses peintures sous-verre?
Normalement il faisait un dessin préparatoire, mais quelque-fois il travaillait directement sur le verre, faute de temps. Si un cheval était

mal cadré, il mettait sa queue plus haut là où il y avait de la place ! Souvent, il apposait sa signature en oubliant de l'inverser, ce qui fait qu'elle apparaissait à l'envers. Il était simple et rigolait toujours. C'est pourquoi tout le monde l'aimait. Il possédait un magasin d'ustensiles de cuisine dans le souk, et si il n'y avait pas de clients, il peignait dans un coin. Si un client arrivait, il glissait ça sous la table, puis recommençait. Parfois il rajoutait 2 ou 3 couleurs, croyant que les autres étaient sèches, mais non. Les gens aimaient le résultat, mais c'était involontaire.
Il y avait des étudiants qui venaient à Damas lui acheter des œuvres. Chaque année ils revenaient et repassaient commande de 40, 50 ou 100 pièces. Une fois, on lui a demandé un tableau. Il était très enrhumé mais il voulait tenir son engagement coûte que coûte: « J'ai promis en deux semaines, ça sera en deux semaines ! ». Il y avait plein de taches involontaires parce que son nez coulait sur la peinture. Les gens ont adoré le tableau, mais ils n'ont jamais su.

L'histoire d'Abla et Antar était son sujet préféré ?
Abla c'est un peu Juliette et Antara, Roméo1. Ils ont vraiment existé, avant Mahomet, dans la péninsule arabique. Ils étaient ses personnages préférés car il aimait peindre les héros d'autrefois. Antara était un orphelin noir, un poète. Dans l'histoire il est sauvé par ses armes et Abla, par ses bijoux. Si elles ne portent pas de bijoux, les femmes ne sont rien.
Ce tableau de 2m sur 1m présente toute l'histoire. Je l'avais trouvé bien dans son cœur après avoir fait cette peinture, parce qu'il donnait à manger à tout le monde dans le quartier. Ici c'est Abla, et les riches lui rendent visite pour la marier. Tout le monde veut l'épouser. Antar est servant chez le père, mais il aime beaucoup la fille alors il lui donne un poème et défie les autres prétendants. Il y a une grande bagarre et sur le tableau on voit toutes les têtes coupées de ses victimes.
Un jour At-Tinawi est venu en charrette avec une dizaine de tableaux sous verre, et du pas de la porte, il voit ma bijouterie pleine de clients. Il entre et me dit :
- « Georges, si tu vivais à l'époque d'Antar, tu ne pourrais jamais gagner une piastre de lui.
- Pourquoi ?
- Parce qu'il a écrit un poème où il dit que la fille qu'il aime est plus belle que les bijoux. A quoi bon lui en offrir alors ?
- Je lui dis écoute, il n'a pas d'argent, c'est pour ça qu'il donne deux poèmes, et voilà tout.
- Quoi ! C'est le plus riche ! »
Et de colère, il prend les tableaux, et les casse. Je suis resté quatre mois sans le voir. Il était fâché contre moi, à propos de ce que j'avais dit d'Antar.

1 Pour en savoir plus sur le sujet :
Radio France Internationale
Peplum – Images de l'Antiquité

Lena Chalajian Mabardi

Journaliste et présentatrice télé

19h30, nous retrouvons Lena Chalajian sur le parking de la radio-télévision nationale. L'élégance apparaît naturelle et la décontraction, toute professionnelle. Son journal en français, et en direct, sera enregistré dans 30 mn, le temps pour elle de passer au maquillage et de relire ses textes. Aucune raison de stresser, Lena Chalajian connaît son métier sur le bout des ongles. A mille lieux de ces divas comme en produit parfois la télé, on sent un talent d'écoute et une présence sans artifice. Chez elle la présentatrice vedette n'a pas pris le pas sur la journaliste. Dans la salle de rédaction, journalistes et correcteurs sont rivés à leurs écrans. La politesse orientale garde cependant ses droits, et même à quelques minutes du bouclage, tout le monde prend soin de nous saluer. Silence, moteur…

Dans votre génération, le français semble avoir marqué un recul, êtes-vous une exception ?
J'ai appris le français par fibre familiale, mais je parle aussi l'italien et l'arménien, car je suis d'origine arménienne. Ma mère est aleppine, mais elle a émigré aux Etats-Unis. Elle parle français comme ma sœur et mes frères. Nous avons tous été dans des écoles francophones arméniennes, avec des cours dispensés par des sœurs catholiques. Enfant, j'habitais chez ma tante à Jounieh, près de Beyrouth, au Liban. C'est là que j'ai appris le français, j'aimais bien ça. Mais avec la guerre, j'ai dû retourner chez mes parents, en Syrie. J'ai continué à étudier à la mission laïque française, à une époque où l'enseignement du français se dégradait un peu.
Ma génération a subit le recul de toutes les langues étrangères. Il fallait promouvoir l'arabité comme en Algérie, ou dans d'autres pays arabes, qui avaient abandonné le français comme langue officielle. Les magasins ont été obligés d'afficher leurs enseignes en arabe. Même l'hôtel Four Seasons. Il y avait une crise d'attachement à la langue maternelle, et à l'arabité. Cela ne fait que quelques années que les autorités ont pensé à dynamiser l'enseignement des langues étrangères. A mon avis, plus on apprend les langues, et mieux on connaît la sienne, car on a tendance à faire des comparaisons.

Il y a donc un renouveau du français ?
L'anglais arrive en premier, comme partout, mais le français progresse aussi dans les écoles. Depuis peu, il y a une seconde langue étrangère obligatoire, ce qui est bon pour le français. Le Centre Culturel Français de Damas (CCF) joue également un grand rôle. Il a ouvert des classes pour les jeunes de 13 ans, contre 18 ans auparavant. C'est une bonne initiative. En plus les cours ne sont pas trop chers comparés à ceux du Centre américain. Une session de deux mois coûte 3500 livres syriennes (70 euros).

Le français est-il, comme dans certains pays, réservé à une petite élite d'intellectuels ?
Non, pas forcément. Il y a aussi de purs intellectuels arabophones très cultivés.
Ce sont surtout les vieux qui parlent français. Ceux qui ont vécu l'époque du mandat [1920-1946], et ceux qui ont eu la chance de l'apprendre dans des écoles françaises. Le français à pu être a un moment donné la langue de la bourgeoisie, mais les choses ont changé.

Y-a-t'il des apports du français au langage courant, même pour les non francophones ?
Oui, énormément. Tout le monde se dit par exemple, « bonjour », « au revoir », « merci »… Les Damascènes disent aussi « mon pantalon », « ma chemise »… des petits mots comme ça.

Ce journal télévisé en français a-t-il été lancé au moment du renouveau de cette langue en Syrie ?

Non, la radio télévision syrienne compte une section française depuis son origine, à la fin des années 1950. Elle diffusait un journal, une revue de presse, ainsi que des émissions sur la Syrie à destination de l'Europe et du public européen. En 1985, une deuxième chaîne a été créée : Syr 2. Il a été décidé de produire un journal et plusieurs émissions en anglais et en français. Ainsi, en 1991-93, j'animais une émission totalement francophone, qui s'appelait Panorama. Mais après le départ de notre directeur francophile, elle a été produite en arabe. Nous avons aussi une troisième chaîne publique, diffusée par satellite, 24h/24 : Satellite Channel. Elle propose un journal en espagnol, en hébreux, ainsi que la rediffusion du journal anglais de Syr 2, mais pas celui en français. La radio publique syrienne possède également des sections en anglais, russe, espagnol, français, allemand et même hébreu, à destination d'Israël et des territoires occupés.

Quelle est la part de la diffusion de programmes en français dans la grille ?
Ils occupent une bonne place grâce à Canal France International1, qui nous fournit des films et des documentaires dans le cadre d'un protocole nous obligeant à diffuser un minimum d'heures de programmes francophones. Sur les 6h de diffusion de Syr 2, il y a 1h à 1h30 en français, plus le journal, ce qui représente environ un tiers de la grille. Tout est sous-titré, sauf le journal.
Le public visé, ce sont les francophones de Syrie, aussi bien les expatriés que les Syriens parlant français.

Vous présentez le journal tous les jours ?
Deux jours par semaine, en rotation avec deux autres journalistes, parce que je présente plusieurs émissions, dont Entre ici et ailleurs, une ou deux fois par mois. Il s'agit de l'interview croisée d'un Syrien et d'un étranger, qui ont quelque chose en commun dans leur métier ou leur spécialisation. Cela permet un double regard, une sorte de dialogue des cultures. La langue employée dépend de la nationalité de l'invité : il peut s'agir du français, de l'anglais, ou de l'italien.
Les thèmes abordés sont très variés. Il y a quelques jours, au moment de la semaine de la francophonie, l'émission était consacrée au Centre Culturel Français de Damas et au Centre culturel arabe syrien de Paris. J'ai invité une troupe syrienne en partance pour une tournée en France, ainsi qu'un un acteur très connu ici, qui a lu une dictée en français alors même qu'il ne parle pas cette langue ! J'ai aussi interviewé une dame anglophone qui a fait un tour de la Syrie en chameau. Elle a récolté des dons pour une fondation. En contrepoint j'avais pris un guide syrien qui a accompagné des Syriens en Europe, Londres, Paris…
C'est mon émission préférée car le thème de l'échange est un thème chéri pour moi. Mais j'ai du réduire la fréquence car je fais aussi une émission sur l'écologie.

L'écologie est-elle une nouvelle préoccupation en Syrie ?
Oui, beaucoup d'ONG travaillent maintenant dans le domaine de l'environnement. Le sujet prend de plus en plus d'importance. L'épouse du président est très préoccupée par la question. Le premier problème qui se pose à Damas est évidemment celui de l'eau de consommation qui viendra à épuisement en 2015 selon les études. Il y a aussi le problème de la pollution de l'air causée par les moyens de transports, en particulier les minibus, et leur nuage de fumée noire.

CFI1 : Canal France international vend des programmes francophones dans le monde entier.

Le Père Toufic

Supérieur du monastère de Maaloula

Unique membre de la communauté du monastère de Maaloula, le père Toufic aime à s'en présenter comme le supérieur et l'inférieur. De fait, il n'assure ici qu'une présence intermittente, pour veiller sur le lieu. Incarnation parfaite de l'extraordinaire mosaïque religieuse de Syrie, où l'on rencontre presque toutes les communautés de chrétiens et de musulmans, le père Toufic est de rite melkite, rattaché au patriarcat grec catholique d'Antioche, et membre de l'ordre Basilien du Saint-Sauveur. L'homme est jeune, mais il a déjà accumulé une riche expérience. Né à Saïda, au Liban, il a étudié à Rome avant de venir officier ici en araméen, la langue du Christ.

Que pensez-vous des tensions et du repli communautaire que l'on observe au niveau mondial?
C'est le résultat de deux choses principalement : l'ignorance et la pauvreté. Tant que la politique internationale négligera ces deux aspects, le fondamentalisme s'enracinera toujours plus. Parce que les pauvres qui se sentent oppressés n'ont pas d'autre choix que cette voie, où ils croient trouver leur salut. C'est pour cela que dans les relations internationales, il est de la responsabilité des plus forts d'aider certaines sociétés dans les domaines de l'économie, de la culture et de l'éducation.
Quand je parle d'éducation je ne parle pas uniquement au niveau scientifique ou académique. Je considère que l'éducation est l'ouverture de la raison ou de la personnalité. De cette manière on peut dire qu'un musulman et un chrétien vivant ensemble ont déjà une certaine ouverture l'un sur l'autre parce qu'ils se connaissent par la vie. Ce type d'ouverture a toujours existé. L'intégrisme survient toujours dans les sociétés plus fermées, comme avec Ben Laden en Afghanistan.

Comment se porte l'araméen aujourd'hui ?
C'est encore la langue quotidienne dans trois villages. Il survit, même s'il est seulement oral. Si vous vous promenez dans Maaloula, vous entendrez les gens parler araméen entre eux, et certains enfants ne parlent que cette langue jusqu'à l'école. Tout le monde parle évidemment aussi arabe. Le problème se pose dès que l'on sort de Maaloula. L'araméen1 n'a plus court. Cette langue remonte au 8e-9e s. avant J.-C., mais elle n'est pas écrite et pour cette raison, elle risque de disparaître.
Des études ont été faites, plus par les orientalistes occidentaux, notamment des universitaires allemands, que par les chercheurs locaux. Ici, à Maaloula, il y a néanmoins un enseignement d'araméen ainsi qu'un projet d'institut voulu par le président. Pour l'écrire, on utilise l'alphabet latin, faute de pouvoir choisir entre trois alphabets araméens. Un travail a déjà été fait et la grammaire a été étudiée. Le problème, c'est la pauvreté des sources et des supports écrits. Il y a un essai timide, par une personne qui a commencé à fixer une grammaire qui existe, mais n'est pas écrite. Documenter les choses ne fait pas partie de la culture locale.

Dans « La Passion du Christ », de Mel Gibson, la langue parlée est-elle fidèle à l'araméen ?
J'ai vu ce film trois fois au cinéma. Il est sorti à Damas un mois avant l'Europe. Mel Gibson n'avait probablement pas entre les mains l'araméen de Maaloula, c'est pour ça qu'il ne figure pas dans le film. Personne de l'équipe de tournage n'est venu ici. Toutes les autres langues sémitiques sont utilisées, c'est à dire l'arabe, l'hébreu, le syriaque, l'assyrien et le chaldéen. Peut-être Mel Gibson craignait-il de suggérer que la langue de Maaloula est la seule langue araméenne, alors que toutes ces langues sont araméennes. Je suis d'accord avec cette interprétation. Il utilise plusieurs langues pour laisser un flou et ne pas donner trop d'importance à l'une d'elles. Je crois que c'était son intention. C'est une manière de ne pas trancher et de laisser la question aux experts. Moi je pense que l'araméen du

Christ est celui de Maaloula, mais il y a débat.

Certains ont reproché au film une vision doloriste de la Passion.
Ce film est fidèle à l'Evangile. Pour moi, c'est une méditation prolongée des moments de la Passion du Christ. C'est pour cela que c'est très fort et très profond. Je ne suis pas d'accord avec ceux qui disent que c'est exagéré. Une flagellation c'est une flagellation, ça n'est pas boire un café. Ca n'est pas quelque chose de facile. Une crucifixion c'est une crucifixion, ça n'est pas quelque chose de facile. Si on donne deux heures à méditer, sur l'Evangile, en donnant des images, cela créée une autre vision, plus profonde, de la Passion.

Certains s'inquiètent de la montée des signes d'intolérance, comme le voile, même parmi les gens d'un haut niveau d'éducation.
Le voile en lui-même n'est pas un signe d'ignorance. Il peut être un choix social ou religieux. Mais il est parfois associé à un intégrisme, à une vision bien bornée, choisie volontairement, ou non. Et c'est la communication, la confiance entre les peuples, qui est en cause. Il y a de moins en moins de confiance dans les relations entre les peuples. Il y a rejet de l'autre société. La communication se restreint. C'est un monde avec de moins en moins d'amour, car le problème principal, c'est : y-a-t'il de l'amour entre les peuples, dans la politique des nations ?

Le multiculturalisme est-il un atout pour le pays ?
Je ne cache pas la difficulté qu'a la Syrie à gérer la pluralité. Elle constitue une richesse, mais elle nécessite une certaine maturité, une vision de la société. C'est difficile, mais pas impossible. On doit travailler à cette vision globale, tolérante et pleine de cœur, capable d'englober tout le monde. La cohabitation entre les religions y contribue beaucoup. Et avec un gouvernement attentif à la délicatesse de la société, on peut vraiment arriver à une pluralité vécue avec maturité.

Le remède à l'intégrisme, c'est le mélange ?
Pas automatiquement. Il ne suffit pas de mélanger les peuples car ça peut aussi créer le désordre. Mais cette convivialité avec l'intention généreuse de connaître et reconnaître l'autre, ça n'est pas toujours facile. Même en Syrie, on rencontre parfois des difficultés.

1 Pour en savoir plus sur le sujet :
Clio la Muse de l'Histoire
Le grenier généalogique

Claudia et Mira

Les élégantes d'Alep

Il faudrait pouvoir rendre le rrrroulement des « r », et cette élégance innée qui trouve à s'exprimer dans la tenue, le langage châtié, et plus encore dans ce qu'elles appellent elles-même la « bonne éducation ». Et puis il y a l'éclat de rire généreux et sonore, une gaieté dans la voix qui sonne comme une réponse railleuse aux aléas de leurs destins ballottés. Parfois, au rappel d'un souvenir trop cruel, une blessure se ravive. Alors il faut rire de nouveau. Mira Abdelnour (à droite) et Claudia Abdallah, la Palestinienne chrétienne, et la Grecque syrienne, les deux meilleures amies du monde, ne manqueraient en aucun cas leur rendez-vous au très select club d'Alep.

Vous êtes toutes deux nées dans des territoires situés aujourd'hui en terre étangère. Comment êtes-vous devenues aleppines ?
Mira : Je suis née à Jérusalem. Après la guerre de 1948, ma famille s'est réfugiée à Damas. Quand vous voyez des maisons démolies, c'est quelque chose que personne ne peut tolérer !
Mira s'émeut des malheurs de son peuple, mais elle a appris à rire de son propre destin :
Je suis devenue automatiquement syrienne après mon premier mariage avec un Syrien. Il y a six ans, je me suis remariée avec un Aleppin syriaque catholique qui est resté avec moi sept mois, et puis il m'a dit au revoir. Mon histoire, c'est l'histoire d'un amour, comme dit la chanson. Je suis restée à Alep, auprès de ma meilleure amie Claudia.
Claudia : Moi, j'ai habité la Turquie pendant 20 ans. Antioche est ma ville natale, mais j'ai fait mes études à Alep. Antioche est géographiquement en Syrie, mais a été donnée sur un plateau d'or à la Turquie par la France, en septembre 1939. C'est pourquoi je parle très bien le turc. Je parle français car c'est la langue dans laquelle je me suis instruite. J'étais dans une école française pendant 6 ans et j'ai bien gobé la langue. Evidemment je parle l'arabe, qui est ma langue maternelle. Je baragouine aussi l'anglais.
Mira : Non, tu parles très bien anglais.
Claudia : Je me défends.
Mira : Moi je parle très bien l'arabe, l'anglais et le français. Je me rappelle, un jour, j'avais 19 ou 20 ans, j'étais invitée chez le consul italien. On a passé une soirée ensemble et nos larmes coulaient de rire. J'avais bu un verre, j'avais la tête qui tournait et je parlais italien. Le consul n'en pouvait plus de rire. En fait je ne parle pas italien.

Vous arrive-t-il de parler français pour le plaisir entre vous ?
Mira : On parle toujours français entre nous.
Claudia : Nous pensons et nous parlons en arabe et en français.
Mira : Comme ça nous, vient, comme ça sort.
Claudia : C'est une habitude. Nous avons eu la chance d'être nées sous le mandat français, d'avoir fréquenté les écoles françaises, et d'avoir des diplômes en français. C'est magnifique, c'est une chance. Si j'étais née 20 ans plus tard, je n'aurais pas su un traître mot de français.
Mira : Elle est facile la langue française, elle est douce.
Claudia : Mais elle ingrate, elle fait souffrir ceux qui l'apprennent. Nous ici, nous rrrroulons les « r ».

Par rapport à Damas, Alep a-t-elle toujours cette réputation de bonne éducation ?
Claudia : Dans nos pays il n'y a pas d'aristocratie militaire ou royale, juste une aristocratie financière. Quand on parle d'un milieu élégant et chic, c'est un milieu qui est financièrement bien, qui a fait des études dans des écoles étrangères et qui parle le français ou l'anglais, ou les deux. Mais ça, ça c'est arrêté dans les années 1960. Mais Alep est plus racée. Les vieilles familles aleppines sont plus racées, plus instruites. Les chrétiens d'Alep sont plus racés que ceux de Damas. C'est une évidence.

Mira : Et le contraire. Les musulmans de Damas sont plus racés que ceux de Alep.

Pourquoi vient-on au club ?
Claudia : Le club d'Alep est très prestigieux. Nous y allons chaque après-midi. Il y a un local d'hiver et un local d'été, avec un beau jardin fleuri et un bassin. Les membres s'y retrouvent à partir de 16h pour une partie de carte, fumer le narguilé, ou bavarder. Certaines de nos amies jouent au bridge, d'autres au poker. Nous, nous jouons un petit jeu de rien du tout qui s'appelle le conquin, avec 14 cartes. On ne joue pas à l'œil, on joue avec de l'argent, 10 livres syriennes. On ne se ruine pas, on ne s'enrichit pas, mais ça met un peu de piment. Ensuite, vers 20h30, les gens prennent un verre, et manger des mezzes. A partir de 22h, il y a l'orchestre, on peut se balancer sur la piste. Il y a un chanteur engagé à l'année, qui se produit en anglais, en français et en italien. Et il y a aussi un interprète de chansons arabes anciennes, celles de Oum Kalthoum, cette grande chanteuse du 20e s., Ferouz la voix de cristal de l'Orient, et Mohamed Abdul Wahab, qui avait une voix d'or. Les Aleppins goûtent beaucoup la musique. Pas seulement orientale, mais aussi occidentale, la musique classique.
Vous fumez ? Je peux vous offrir une cigarette ?

Quels sont les critères d'adhésion?
Claudia : A sa fondation, il y a 52 ans, le club était très fermé, très select, et comprenait 100 membres, plus leurs familles. Il n'y avait pas d'équivalent à Damas, ni même à Beyrouth. C'était très sophistiqué, très chic. Tous les 6 ou 7 ans, on prenait de nouveaux membres pour remplacer ceux qui mouraient.
Ça a évolué parce que la vie elle-même a un peu évolué. C'est devenu beaucoup plus accessible. Depuis 20 ans disons, on commence à recevoir aussi les amis des membres. On les tolère. On a fait en sorte qu'ils ne se sentent pas intrus, et on leur a suggéré de prendre une carte d'invitation payante. Ils ont le droit de venir manger, boire et jouer, écouter de la musique, danser ou même inviter des amis. Maintenant il y a plus de 400 membres et autant de porteurs de cartes d'invitation. Nous avons des catholiques, des orthodoxes, des musulmans.
Nous jouons aux cartes avec trois messieurs musulmans, qui sont charmants, qui ont reçu une très bonne éducation. Ils ont tous fait des études dans des écoles des frères chrétiens, et parlent le français, l'anglais. Ce sont des gens très évolués, très à la hauteur. La religion n'a jamais été un handicap en Syrie. Elle n'a jamais séparé les humains. Il y a une très bonne entente.
Mira : On s'entend très bien avec les musulmans.
Claudia : Ils sont très tolérants, à l'opposé de l'idée qu'on se fait d'eux. Je ne parle pas des islamistes, je parle des musulmans. Ce sont des gens très très biens. Les autres, on ne parle pas d'eux, on s'en fout.

24 heures

08h00 Thé ou café ?

Damas s'est depuis longtemps réveillée, mais il ne saurait être question de négliger les douceurs qu'offre la ville à chaque coin de rue : thé chaud, galettes, jus de fruit, pâtisseries...

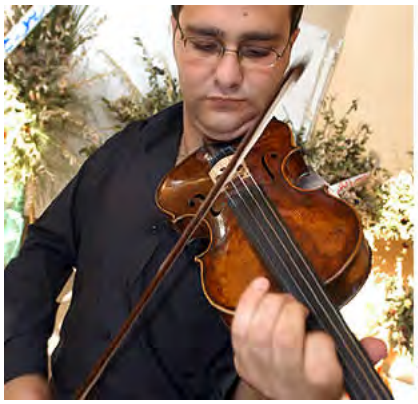
09h00 Soieries du matin

La capitale syrienne est la capitale du damas, cela va sans dire. Cette étoffe, dont les motifs brillants sur fond mat apparaissent mats sur fond brillant au revers, est célèbre dans le monde entier. Il n'existerait plus que deux métiers manuels en fonction.

10h00 Hommage à Saladin

Le héros des guerres contre les Croisés, passé à la postérité comme un grand homme d'Etat, est resté comme un modèle de chevalerie. Mais de ces deux tombeaux, un seul contient le grand homme. L'autre est un cénotaphe, vide et a pour seule fonction de commémorer le combattant.

11h00 Gare aux fausses notes



Le Conservatoire national supérieur de Damas est en pleine expansion. Pas moins de 16 orchestres viennent d'être créés pour animer les soirées musicales de la capitale. Et les candidats ne manquent pas…

12h00 Pause déjeuner au Beit Jabri

Une mélopée envoûtante couvre le chant joyeux de la fontaine. Rien de tel qu'un bain de fraîcheur après avoir arpenté les rues de Damas sous le soleil.

13h00 Le voile et la Toile

On peut se voiler la tête par tradition sans pour autant se voiler la face devant les nouvelles technologies. Internet reste cher mais constitue le meilleur moyen pour converser avec une amie expatriée.

14h00 Les dessous des souks

Modèle classique ou échancré, avec ou sans balconnet, on trouve tout à Damas. Dernier cri de la mode frou frou : la culotte portable qui sonne dès qu'on en approche la main ou plus ingénieux encore, le string qui se défait lorsqu'on applaudit. L'imagination des hommes est sans limites !

14h30 Prière d'être à l'heure

“ Rendez-vous à la Grande Mosquée avant la prière, devant le troisième pilier Est, après la tombe de saint Jean-Baptiste, il faut absolument que je te raconte…“

15h30 Maaloula, dans la langue du christ

Direction le monastère de Maaloula, îlot chrétien perché sur un plateau non loin de la frontière libanaise. Ici on parle araméen, et ça n'est pas du cinéma.

17h00 Bouchon capital

Retour dans la capitale… à l'heure de pointe. Rien ne ressemble plus à un embouteillage qu'un autre embouteillage, sauf peut-être une tendance légèrement appuyée chez le Damascène, à user du klaxon.

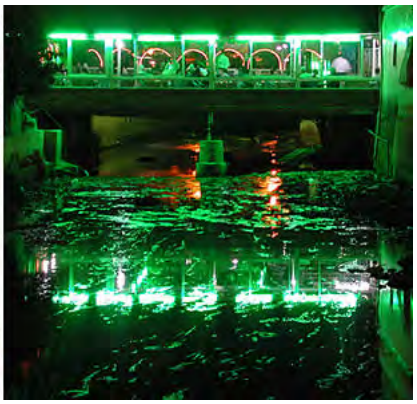
18h00 Crépuscule sur Damas

Arrivée au sommet du mont Qassioun pour admirer la plus belle vue sur Damas. « Dis, monsieur, tu m'achètes une canette ? ».

19h00 S'en laisser conter

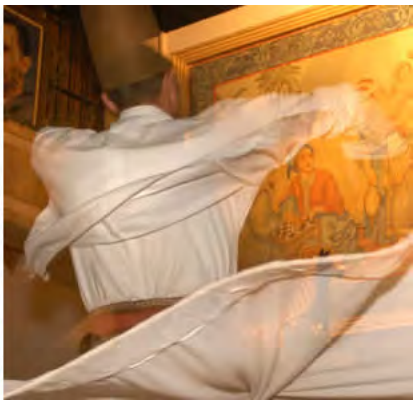
Le café Al-Nawfara perpétue une tradition séculaire en Orient, celle des conteurs. Coups de sabre, regards en coin, cris… celui-ci fait preuve de véritables talents d'acteur pour tenir son public en haleine.

20h00 Souper à Rabwé



A la sortie de la ville, la rivière Barada traverse une étroite gorge envahie de restaurants. Populaire ou guindée, à chacun son adresse préférée, du moment qu'on y trouve un narghilé.

21h00 Derviche patiné



La danse vissée au corps, le derviche tourne sans fin sur lui-même, jusqu'à faire tourner la tête de l'assistance. Ce soir-là, il s'arrêtera bien avant d'entrer en transe.

22h00 Relaxation au hammam

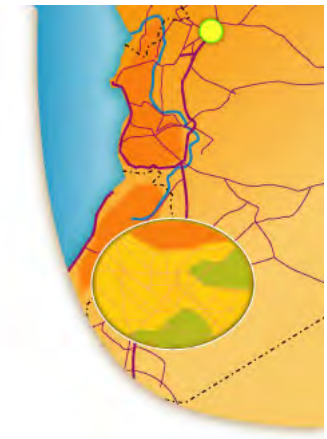
Ouvert jusqu'à minuit, le hammam Nour ed-Din accueille ses clients (exclusivement des hommes) depuis 1154 !

23h00 « A night in Syria »

Il a connu Duke Ellington : Ghazy Najib Tashwaly, pour une Oriental jazz session au Sheraton. Qui a dit qu'entre Istanbul et Bagdad, il n'y avait qu'un désert musical ?

Visite virtuelle

Alep



Postée à l'extrémité nord de la Syrie, aux portes de la Turquie, Alep est la plus occidentale des cités syriennes. Friande de paradoxe, elle délivre au visiteur de passage un condensé de parfum oriental semblant tout droit surgit de l'époque ottomane. Situé sur les routes reliant la Méditerranée à la Mésopotamie, et l'Anatolie à la péninsule arabique, la ville a vu passer des générations de caravanes et de légions ennemies. Chacune à leur manière, ont scellé son destin. Depuis la prospérité de ses marchands chrétiens, et l'arrivée massive d'Arméniens venus de Turquie, après le génocide de 1915, elle garde un œil rivé vers l'Europe. Avec son étonnante citadelle perchée sur une colline du centre-ville, et ses souks colorés, elle s'affiche pourtant comme la plus exotique et la plus fascinante des cités syriennes. Eternelle rivale de Damas, tant d'un point de vue économique que culturel, elle semble avoir pris son parti de l'avance prise par la capitale, mais ne lui concèderait à aucun prix le titre convoité de plus vieille cité habitée du monde…

Alep éternelle

La citadelle

Le quartier arménien

Aline Kaprielian au club arménien

Mélopées alepines

La bosse du commerce

Les métiers du souk

Alep éternelle

Tout comme Damas, sa vieille rivale, Alep prétend au titre de plus ancienne occupation humaine permanente du monde. De fait, la cité perchée au sommet du tertre est déjà la capitale du royaume amorite de Yamkhad, au 18e s. av. J.-C., avant de devenir celle d'un Etat hittite. Après le passage d'Alexandre le Grand, les Séleucides élèvent une ville nouvelle, Beroia, aux pieds de la colline. Romaine, puis byzantine, puis arabe, Alep vit un âge d'or avec les Omeyyades et les Hamdanides. Après les sacs mongols de 1260 et 1400, elle connaît une nouvelle prospérité sous les Ottomans, grâce au commerce de la soie avec la Perse. La ville fut la capitale d'un éphémère Etat (1920-1924) créé de toutes pièces par les Français à l'époque du mandat. Le tracé des frontières de la Syrie l'a privée de son débouché maritime naturel, l'ancienne Antioche, mais aussi d'une partie de son arrière-pays.

Palais alepins

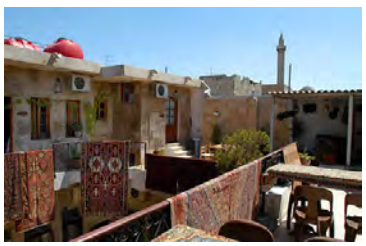
L'hôtel Baron

Palais aleppins

Témoins de l'âge d'or de la cité à l'époque ottomane, quand elle était la troisième ville de l'empire, les somptueuses demeures de Jdeidé, le quartier chrétien, sont souvent transformées en palaces de luxe depuis les années 1990. Arrivés au 16e s., les marchands chrétiens contribuèrent largement au dynamisme de la cité, qui s'érigea en plaque tournante du commerce entre l'Orient et l'Occident. Dans leur configuration classique, elles s'ordonnent autour d'un patio central agrémenté d'une fontaine et d'un iwan. Certaines, comme le Beitwakil, sont pourvues d'un profond réseau de caves creusées dans la roche, où règne une fraîcheur bienvenue.

L'architecture intérieure, avec coupole et tambour, porte la marque de l'influence ottomane.

Iwan et fontaine, les éléments essentiels des demeures élégantes.



Vieillissement accéléré de tapis sur la terrasse de l'hôtel Dar Halabia (18e s.), dans le souk.

Dans les salons du Dar Zamaria, un palais du 17e s., l'élégance règne en maître.

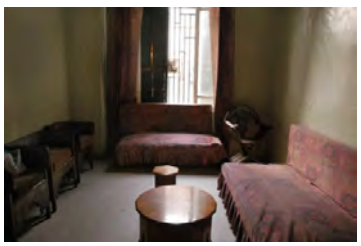
Le splendide patio de l'hôtel Beitwakil, installé dans un palais rénové du 16e s.

Alep, vue côté moderne.

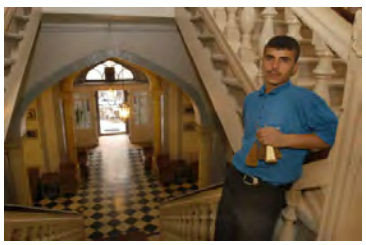
L'hôtel Baron

Il est des hôtels de légende, dont le mythe perdure bien après le dernier passage des derniers hôtes de marque, et dont la magie résiste à la décadence. Le Baron conserve ses titres de noblesse mais a beaucoup perdu de sa superbe depuis l'époque où Lawrence d'Arabie, Atatürk, Agatha Christie ou Charles de Gaulle y posèrent leurs malles. Construit en 1911 dans ce qui était alors les faubourgs d'Alep, il se trouve aujourd'hui au cœur de la ville moderne.

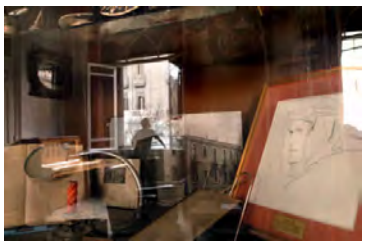
Un palace d'un autre temps.



Les salons du rez-de-chaussée ont perdu de leur splendeur…



Carrelage, décoration, mobilier… tout semble d'origine.



Dans la salle à manger, un croquis de Lawrence d'Arabie, l'un des principaux organisateurs de la révolte arabe et de la victoire anglaise au Moyen-Orient.

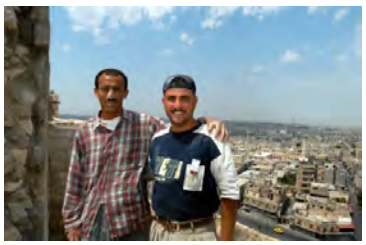
La citadelle

Plantée sur un tell mi-naturel, mi-artificiel, la citadelle élève sa silhouette sévère et élégante à 38 m au-dessus de la ville, dont elle est séparée par une large douve aujourd'hui asséchée. Œuvre des Ayyoubides et des Mamelouks, elle fut bâtie à partir de 1210 par l'un des fils de Saladin pour parer à la menace des Francs. Mâchicoulis, meurtrières, pont-levis… l'édifice concentrait tout l'art défensif de l'époque. Le souverain fit même recouvrir les pentes d'un glacis de pierres taillées (en parti préservé) afin d'empêcher un éventuel assaut. Las, la place-forte fut enlevée à deux reprises par les Mongols, en 1260 et en 1400. Des fouilles ont révélé une occupation continue des Hittites (10e s. av. J.-C.) aux Byzantins (6e s. ap. J.-C.).

La tour qui commande l'accès au bastion précédait autrefois un pont-levis.

Visite de la citadelle en famille.

Les lourdes vantaux en fer datent du 13e s.



Message personnel pour Nathalie, archéologue : envoi des nouvelles !

Selon la légende, Abraham, venant d'Ur, aurait trait sa vache rousse au sommet de la colline, à l'emplacement actuel d'une mosquée.

La puissance citadelle est perchée sur un énorme tell qui s'élève à 38 m au-dessus de la rue.

Le plafond à caissons en bois de la salle du trône, au-dessus de l'entrée du bastion, est de facture récente.

Alep l'arménienne

La Syrie abriterait, selon un décompte déjà ancien, environ 130000 Arméniens d'origine, la plupart vivant à Alep. Beaucoup quittent la Syrie en raison de la situation économique, et s'installent au Canada, en Europe ou, plus rarement, en Arménie. Parfaitement intégrée, et chrétienne à 100 %, cette communauté est en grande partie issue des populations ayant fuit le génocide perpétré par les Turcs à l'est de l'Anatolie, en 1915. Arrivée dans le dénuement le plus total, elle fait aujourd'hui preuve d'un grand dynamisme. Très présents dans la joaillerie, les Arméniens sont également réputés pour leur savoir-faire dans la mécanique automobile.

Des silhouettes semblent surgir des lourds murs de pierre.

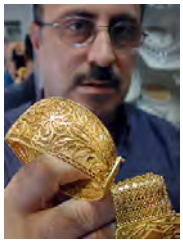
Portes cloutées et ruelles pavées, le décor pluriséculaire de la vieille ville.

Monsieur Babikian, photographe, capable de raconter 50 blagues grivoises sans s'arrêter, selon ses dires.

Le servant de l'église arménienne des Quarante-Martyrs, en costume.

La croix arménienne, ou Khatchkar, est une stèle ornée d'une croix. Elle trouverait son origine dans les croyances païennes du haut plateau arménien.

Les joailliers sont arméniens à 80%, mais la clientèle vient de toute la Syrie et même d'ailleurs.



Les motifs d'Alep sont connus dans tout le Moyen-Orient, et chez Harout Kelzic, toutes les pièces sont faites à la main.

Aline Kaprielian au club arménien

Pour Aline Kaprelian, une jeune femme de 28 ans travaillant dans le tourisme, le sentiment d'appartenance à la communauté arménienne reste très vif. Elle a appris le turc de ses deux grands-parents, qui ont fuit l'Arménie au moment du génocide. Le poids des drames de l'histoire, une culture très raffinée, et la conscience d'appartenir à une minorité chrétienne dans un pays majoritairement musulman contribuent au fort réflexe identitaire de la plupart des Arméniens. Les mariages extra communautaires sont l'exception, et si le club est ouvert aux non arméniens, dans les faits, ceux-ci se font rares.

Fière d'être syrienne, Aline Kaprielian se sent arménienne avant tout.

Entre les écritures arabes et arméniennes, le voyageur de passage perd sont latin.

La maison publique Aram Manoukian accueille le restaurant du club arménien.

Au menu : cuisine arménienne… et histoires de famille.

Mélopées aleppines

En matière de musique savante, la réputation d'Alep dépasse largement les frontières de la Syrie. Même Damas consent à lui reconnaître la préséance. C'est au cours de longues nuits étoilées, dans les cours de caravansérails où les caravanes faisaient halte entre la Perse et l'Anatolie, que s'est forgé le répertoire local. Ereintés par leurs interminables courses à travers déserts et montagnes, les négociants avaient soif de délassements et de plaisirs. A l'opposé de ce répertoire, le style aleppin doit également à la musique d'église byzantine, à la musique cyriaque, ainsi qu'à celle des zaouïas, ces établissements religieux sous l'autorité de confréries musulmanes. L'influence ottomane parvint aussi à Alep dans le sillage des derviches tourneurs, de même que la musique andalouse d'époque omeyyade. Engrangeant ces influences, Alep devint ainsi le creuset de la musique traditionnelle syrienne.

L’ensemble Al Turath

L'ensemble Al Turath

Egalement appelé « Aleppine Heritage», l'ensemble été fondé en 1954 par le grand chanteur Sabri Moudallal, qui a cédé les rênes à son neveu Muhammad Hamadyeh, en 1985. A son origine, l'ensemble, qui comprend quatre groupes, s'est limité à l'interprétation de poèmes, avant de s'ouvrir à un ensemble instrumental et de participer à de nombreux festivals internationaux. Son répertoire puise dans la musique andalouse de Ziryab, grand chanteur de la cour d'Haroun al-Rachid (9e s.) qui s'exila à Cordoue. Son école de musique a perpétué la tradition classique de Bagdad tout en s'en affranchissant. On lui doit le muwassaha, un art musical basé sur la poésie libre du même nom.

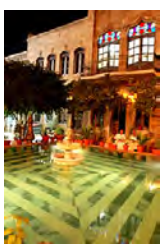
Lien :
www.alturath.itgo.com

Pour un concert de musique traditionnelle réussi, il faut :

… un luth et un tambourin,

… un violon et un qanoun,

… une chorale,



… un cadre adéquat,

… et bien sûr, un public attentif.

La bosse du commerce

Historiquement, la prospérité d'Alep s'est bâtie sur le commerce et aujourd'hui encore, ses souks passent pour les vivants et les plus beaux du Proche-Orient. Orfèvres, ferronnerie, chaussures, quincaillerie, épices, étoffes, savons, pâtisseries, cuivres… l'offre n'a guère varié depuis des siècles. Débordant de couleur et de vitalité, les tenues, les étals et les métiers semblent également figés dans le temps. On se croirait resté au temps du brassage ottoman. Quant à la clientèle, elle vient des quatre coins du pays, et au-delà : Bédouins, Druzes, Arméniens, Russes, Libanais, Saoudiens… Comme toujours dans la ville arabe, le souk s'organise par corporations, de manière hiérarchique. Les activités les plus bruyantes et les plus malodorantes sont rejetées à la périphérie.

Vendeur de thé de la rue Al-Tilal, dans le quartier chrétien.

Nombre de boutiques s'adressent à la clientèle russe.

En l'absence d'éclairage public, des puits de lumière illuminaient les ruelles.

Tous les peuples d'Orient se croisent à Alep, y compris les Gitans.

Image d'Epinal…

Les fameuses voûtes de pierre du souk, qui ont vu passer tant de caravanes.

Bruits, senteurs, couleurs…

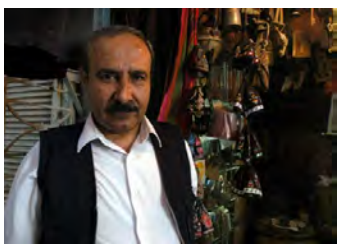
Les métiers du souk

Le souk d'Alep s'est propagé dans le tracé rectiligne de la ville romaine, dont le plan subsiste, même s'il est devenu illisible. Dans son aspect actuel, ce dédale d'une dizaine de kilomètres n'a guère changé depuis le 12e s. Il est constitué pour l'essentiel de ruelles couvertes de voûtes en pierre percées de puits de lumière. Dans les caravansérails sont toujours entreposés les stocks de marchandises qui attendent d'être présentées dans les boutiques, mais les caravanes de chameaux ont depuis longtemps disparues. Au fil des ruelles étroites, l'âne est quant à lui resté roi, n'en déplaise aux véhicules motorisés !

Des méthodes millénaires…

Un vacarme incessant.

Gourmandise?



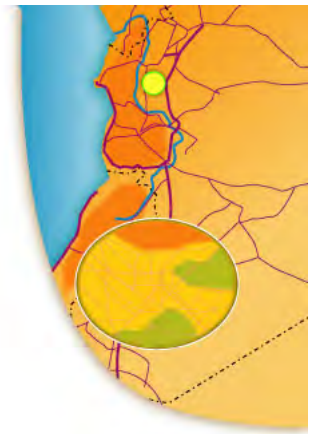
Visage d'Orient.

Petite pause.

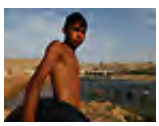
Le fameux savon d'Alep, à base d'huile d'olive et de laurier.

Orient = épices…

Apamée



Le Nahr Al-‘Asi, ancien Oronte, le « fleuve rebelle », irriguait dans l'Antiquité une vallée réputée pour sa fertilité, et où les souverains séleucides entretenaient leurs haras privés. La dépression d'al-Ghab, devenue un marécage insalubre, a fait l'objet d'un vaste plan d'irrigation à partir des années 1950. Le cours du fleuve a été canalisé sur environ 70 km, des canaux ont été creusé, et de multiples stations de pompage ont été installées entre Homs et Hama. La plaine, où sont cultivés le blé et le coton, prend désormais l'aspect d'un immense verger au printemps.



Noria sur l’Oronte

Apamée, les armes et la philosophie

Panoramique sur Apamée

Noria sur l'Oronte

Les norias, très anciennes, servaient autrefois à élever l'eau de la rivière pour la conduire dans des aqueducs destinés à alimenter l'agriculture et les villes. Le système était particulièrement adapté à la région, mais le faible dénivelé de la rivière obligeait la plupart du temps à construire une digue sur son cours, afin d'accroître le courant de l'eau se déversant dans les contenants. Sur les dizaines que comptait la région, seules quelques unes ont subsisté, les autres ayant été remplacées par des pompes à moteur.

Baignade dans l'Oronte, aux pieds de la forteresse de Sheizar.

Les Croisés et les Byzantins échouèrent devant ses murs dont eut finalement raison un violent séisme, en 1157.

Les norias fonctionnent par intermittence, en fonction de l'ouverture des canalisations.

La plupart des norias ne sont préservées que par nostalgie.

Pour les gamins des environs, l'occasion est trop belle…

Un maté les pieds dans l'eau.

Apamée, les armes et la philosophie

Juchée sur une colline dominant la vallée de l'Oronte, Apamée bénéficie d'un site naturel préservé. La ville antique, qui compta jusqu'à 500000 âmes sous les Romains, n'est plus aujourd'hui qu'un splendide chaos de pierre hérissé de colonnes. Auparavant, Apamée avait connu son heure de gloire sous les Séleucides, au 3e s. av. J.-C., jusqu'à sa destruction par Pompée, en 63 av. J.-C. Reconstruite après un séisme survenu en l'an 115, elle fut pourvue d'une enceinte de 10 m de haut, flanquée de 50 bastions. Ville de garnison, Apamée possédait également des temples vénérés dans toute la région, ainsi qu'une école de philosophie (4e s. ap. J.-C.) parmi les plus brillantes d'Orient. Ballottée entre les Byzantins et les Arabes pendant plusieurs siècles, elle passa brièvement dans les mains des Croisés, au 12e s.

Le nord de l'avenue

Autour du forum

Le nord de l'avenue

Cette partie de la colonnade est la moins bien préservée du site, mais dans le sol pavé, bouleversé par le tremblement de terre du 12e s., on aperçoit encore en certains endroits les ornières laissées par le passage des charrettes.

La route d'Antioche se trouvait dans le prolongement nord de l'avenue.

Perspective sur la plus belle avenue du monde… antique.

Le décor de mosaïques du portique a disparu…

… et les boutiques ont depuis longtemps mis la clé sous la porte.

Les archéologues sont loin d'avoir achevé la fouille du site.

Dans la partie nord, les colonnes sont dépourvues de cannelures.

Coucher de soleil sur Apamée, avec dans le lointain, le Djebel Ansariyé.

Autour du forum

Long de près de deux kilomètres, le Cardo ne comptait pas moins de 400 colonnes à l'époque antique. Dans son aspect actuel, elle date du 2e s. de notre ère, après les reconstructions consécutives au tremblement de terre de 115. Pompée dans son triomphe, Hannibal dans son exil, Antoine et Cléopâtre sur la route d'Antioche, et Septime Sévère venu consulter l'oracle, ont foulé ses pavés.

Le portique à cannelures d'Apamée a fait la célébrité du site.

Les colonnes ont commencé à être relevées à partir des années 1930.

Des chapiteaux en feuilles d'acanthe viennent coiffer les colonnes.

Raffinement suprême, les cannelures de chaque colonne s'enroulent alternativement vers la droite et vers la gauche.

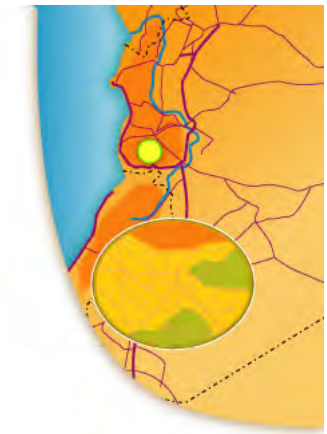
L'alignement des colonnes, d'une rare élégance.

Les vestiges de l'Agora, précédée d'un tychéion (temple dédié à la divinité protectrice de la ville), à gauche.

Il ne reste malheureusement plus qu' un amas de pierre du vaste tychéion en face de la colonnade.

Apamée à 360°

Le Krak des Chevaliers



C'est en 1110, lors de la première Croisade, que Tancrède d'Antioche a l'idée de bâtir une place-forte chrétienne commandant la trouée de Homs. L'emplacement est celui d'une garnison kurde (« al-Akrad »), dont dériverait le nom de « Krak ». Rapidement, la place-forte devient l'élément clé du système défensif des Croisés en Terre sainte et, en 1142, elle est confiée au puissant ordre des Hospitaliers. Ceux-ci parachèvent la construction en plusieurs étapes, pour en faire un sommet de l'architecture militaire. De fait, le sultan Nour ed-Din (1163), puis le grand Saladin lui-même (1188), s'y cassent les dents. Mais en 1271, six mois après la mort de saint Louis à Tunis qui marque l'échec de la 8e Croisade, le sultan mamelouk Baybars entame un travail de sape sous les murailles extérieures, afin de permettre à ses troupes de pénétrer dans l'enceinte. Soucieux de ne pas détruire le fort, qui pourrait lui être utile, il parvient à déloger les derniers combattants, réfugiés dans la tour du maître, en leur faisant parvenir une fausse lettre signée du comte de Tripoli, et leur ordonnant de se rendre. La perte du fort marque le déclin irrémédiable de la présence franque en Terre sainte.

Un sommet d'architecture militaire

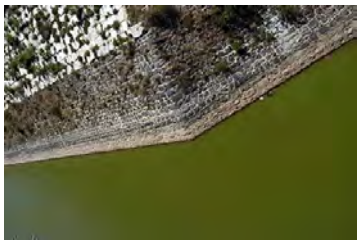
La vie de château

Le Krak des Chevaliers à 360° depuis la première enceinte

Pour en savoir plus

Un sommet d'architecture militaire

Murs épais, donjons puissants, mâchicoulis, double enceinte, glacis de pierre… la masse compacte du château devait paraître véritablement inexpugnable aux armées de l'époque. Elle est constituée d'une double enceinte fortifiée flanquée de tours. Le côté sud, le plus vulnérable parce qu'il n'est pas précédé d'une pente abrupte, est défendu par trois donjons précédés d'un large bassin.



Le vaste bassin de 70 m, était alimenté par l'aqueduc et les eaux d'écoulement. Outre sa fonction défensive, il servait à abreuver les bêtes.

Passée la première enceinte, le cœur du château était protégé par un glacis protecteur.

Le glacis défensif est régulièrement envahi par la végétation.

Chef-d'œuvre reconnu pour ses qualités défensives, le krak l'est également pour la pureté de ses lignes.

Une interminable rampe d'accès voûtée conduit à l'intérieur du château.

Les murs extérieurs de la grande écurie qui longe le bassin atteignent par endroits 8 m d'épaisseur.

Très dépouillée, la petite chapelle a été transformée en mosquée à l'époque musulmane, comme l'indique la présence d'un mihrab.

La vie de château

En temps de guerre le château pouvait accueillir jusqu'à 2000 soldats, logés dans des conditions plus que rudimentaires : ni bains, ni système de chauffage. A mille lieues de l'image d'Epinal de la vie de château, les soldats et chevaliers étaient logés de manière on ne peut plus spartiate, avec une rigueur toute militaire. Limité à l'enceinte intérieure, l'espace habité, qui comprenait une chapelle, des latrines, des cuisines, un réfectoire, ainsi qu'un immense dortoir de 120 m de long, était particulièrement exigu.

Lors des travaux de terrassement et de restauration, à partir des années 1930, la population installée dans le château fut relogée en contrebas.

… et un village vit ainsi le jour.

Nous sommes syriennes et c'est la première fois que nous venons ici. C'est beau, et on sent bien l'histoire, ça fait même un peu peur.

Le château occupe une position stratégique, à la pointe sud du Djebel Ansarié (750 m), qui commande la « trouée de Homs », vers les grandes villes de l'intérieur.

Le côté sud, plus vulnérable car il n'est pas précédé d'une pente, est doté de puissants ouvrages défensifs.

Le Krak, omniprésent, apparaît au détour de chaque virage.

Certaines maisons du village sont bâties à flanc de colline, sans rez-de-chaussée.

Le Krak des chevaliers à 360° depuis la première enceinte

Pour en savoir plus

Le Krak des chevaliers est propice à une déambulation libre qui tranche avec les circulations “obligatoires“ suggérées dans la majorité des sites touristiques. De salle en escalier et de terrasse en donjon, la fortesse garde ainsi une large partie de son mystère bientôt millénaire.

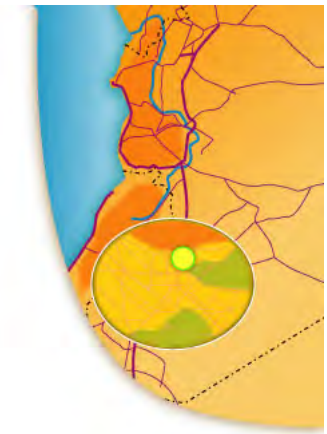
La rampe d'accès à 360°

La salle des Chevaliers à 360°

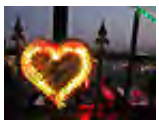
La rampe d'accès à 360°

La salle des chevaliers à 360°

Damas hors les murs



Bâtie aux portes du désert, au milieu d'un paysage aride, Damas a de tout temps inspiré l'imagination des hommes. Surnommée la « Faihâa » (la parfumée), elle a été décrite tour à tour comme « la perle de l'Orient » par l'empereur Julien, un « Grain de beauté sur la joue du monde » par les poètes arabes, et un « paradis sur terre » par le voyageur andalou Ibn Jobayr (13e s.), tandis que Lamartine voyait en elle « une de ces villes écrites par le doigt de Dieu sur la terre ». La magie s'est un peu éventée depuis que la ville a largement débordé de ses antiques limites, grignotant progressivement l'oasis la Ghoûta, et montant à l'assaut des pentes abruptes du mont Qassioun. Damas se veut désormais une ville moderne, et conserve dans la vieille ville les vestiges de sa grandeur passée.



Le mont Qassioun

Crépuscule sur Damas

La ville moderne

Les chrétiens de Damas

Le mont Qassioun

Au nord de Damas se dresse la haute silhouette aride et rocailleuse du mont Qassioun (1150 m), aux flancs grignotés par un urbanisme vorace et anarchique. Une route en corniche permet d'admirer la vue la plus spectaculaire sur la capitale syrienne. En famille, entre amis ou en amoureux, c'est pique-nique à toute heure, avec une nette préférence pour le coucher de soleil, quand les Damascènes révèlent leur sentimentalisme et leur amour inextinguible pour leur cité. Assis sur une natte ou un tabouret, on discute en fumant un narghilé ou en dégustant quelques fruits. Des vendeurs de boissons hauts comme trois pommes ploient sous leur charge, deux femmes prient face au précipice, un joueur de musique lance quelques notes et les lumières de la cité étincellent. Soudain le chant d'une cohorte de muezzins monte de la plaine, éternel et poignant.

Du sommet, l'immensité de la capitale syrienne et l'aridité de son environnement apparaissent au grand jour.

Maisons basses, immeubles en béton, et antennes gigantesques prennent d'assaut l'énorme masse de la montagne.

Brochette de colosses.

Quelques accords pour un instant inoubliable.

Un soin certain apporté dans la présentation…

Dans le lointain les lumières de la ville révèlent sa présence irréelle.

La ville moderne

Damas ne se réduit pas à la cité des mille et une nuits vanté par les poètes arabes, ou à cet éden oriental aux portes du désert relaté par les poètes romantiques. Elle forme désormais une agglomération de 3 millions d'habitants qui révèle une physionomie moderne, et pas toujours franchement exotique, dès que l'on sort quitte la vieille ville. La rue damascène conserve cependant des traits distinctifs, notamment la rareté de l'affichage publicitaire, le faible nombre des gratte-ciel, et la quasi-absencee des fast-food climatisés, compensé par la présence de vieilles américaines…

Sur les quais

La ville en marche

La vie la nuit

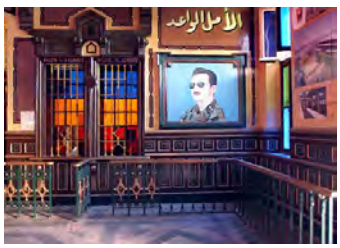
Sur les quais

L'agitation commune aux gares des grandes métropoles a depuis longtemps cessé, et aucun train n'a été vu déversant ses passagers depuis des lustres… Et pour cause, les quais et la voie ferrée ont cédé la place à un immense trou prévu pour accueillir un complexe de bâtiments ultra moderne. Il s'en est fallu de peu que la gare du Hedjaz (1915) elle-même soit emportée par la fièvre immobilière, et avec elle le souvenir de ces millions de pèlerins qui ont pris ici le train pour se rendre en pèlerinage à La Mecque.

Locomotive à vapeur et façade ottomane, comme un souvenir d'un autre temps.

Restauration nocturne à deux pas de la gare.

La maquette du futur projet immobilier trône dans le hall principal de la gare.



Boiseries et ferronneries ouvragées pour ka file des premières et deuxièmes classe, mais aussi pour les troisèmes classes. Une autre époque.

La ville en marche

Commerçante, industrieuse, travailleuse… la capitale syrienne est le poumon économique du pays. L'adoption de la semaine à l'occidentale, avec des horaires en continu, permet aux Damascènes de bénéficier de week-end. Mais nombre d'entre eux, à commencer par les fonctionnaires, se plaignent de finir leurs journées trop tard, ce qui les empêchent de compléter leurs revenus avec une seconde activité, comme de coutume.

Le Four Seasons, construit avec des capitaux saoudiens, sera le plus grand hôtel de la capitale.

Dans la capitale syrienne, les gratte-ciel n'ont pas encore damé le pion aux minarets.

Tous les styles architecturaux se côtoient à Damas.

On trouve toujours une épicerie arabe ouverte au coin de la rue à Damas.

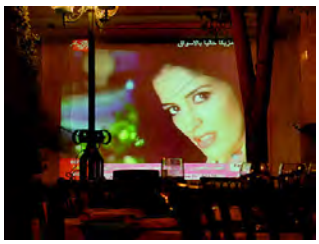
Dans la rue commerçante Al Hamra, l'Orient occidentalisé.

Je veux ça !

Pause déjeuner sur le pouce au bureau.

La vie la nuit

En matière de vie nocturne, la métropole syrienne semble distancée par Beyrouth la noctambule, même si, dans l'ensemble, les rues restent animées jusqu'au soir. Hormis les guinguettes du mont Qassioun, et les immenses restaurants des gorges de la Barada, les lieux de sortie sont rares. On trouve évidemment les incontournables boîtes sans âme des palaces internationaux, mais pour sortir, les Damascènes qui peuvent se le permettre leur préfèrent les restaurants. Dans le quartier chrétien, d'élégantes demeures traditionnelles ont été réaménagées dans ce but.



La terrasse du restaurant du Sheraton, très courue par la jet-set.

Narghilé et grand écran, la terrasse du Café d'Orient.

Une rue élégante de la ville moderne.

La belle façade de l'université de Damas, sur la rue Al Baroudi.

Le très sélect Club d'Orient.

Les boutiques chics de la cité moderne… à mille lieux des souks de la vieille ville.

Dans les traces de saint Paul

Située aux portes de la Terre sainte, la Syrie est depuis Saint-Paul de Tarse un des hauts-lieux du christianisme, comme l'a montré la visite de Jean-Paul II, venu en 2001 se recueillir devant la relique de saint Jean-Baptiste. Le quartier chrétien occupe grosso modo le quart nord-est de la vieille ville, au-delà de l'arc romain, mais s'étend bien au-delà des remparts, dans la ville moderne. Aujourd'hui, le néophyte peine à se retrouver dans le dédale inextricable des Eglises d'Orient, issues des grandes controverses théologiques et politiques du premier millénaire. Parmi les Eglises orthodoxes, on trouve l'Eglise grecque-orthodoxe (ou melkite), l'Eglise syriaque (ou syrienne orthodoxe, ou monophysite ou jacobite) et l'Eglise assyrienne (ou assyro-chaldéenne, ou syrienne orientale, ou nestorienne). Le patriarche orthodoxe de Damas porte le titre du patriarcat historique de Antioche. Quant aux courants de l'Eglise catholique, qui reconnaissent l'autorité du pape, figurent les Maronites, l'Eglise grecque-catholique melkite, l'Eglise chaldéenne catholique, l'Eglise arménienne catholique et l'Eglise syrienne catholique. Ouf !

L’église Krilos

Chrétiens de Damas

La chapelle Saint-Ananie

L'église Krilos

L'église Krilos se trouve dans le quartier chrétien de Kassa, dans le prolongement est de celui de Bab Touma, dans la vieille ville. Le rite grecque catholique est né en 1724 de la scission de l'Eglise melkite, héritière de l'église byzantine. Comment souvent chez les chrétiens d'Orient, en minorité dans des pays où l'islam domine, la ferveur n'en est que plus forte, contrairement à ce que l'on observe en Occident.

Les Eglises d'Orient maintiennent un rituel auquel l'Eglise de Rome a renoncé.

Le prêtre en plein sermon.

Le dimanche, l'église est comble et les fidèles peinent à trouver de la place.

La ferveur n'attend pas le nombre des années.

Chrétiens de Damas

Les chrétiens, en majorité melkites, font partie du paysage de Damas depuis le premier siècle de notre ère, à l'époque de saint Paul. Hormis l'épisode tragique des émeutes anti chrétiennes de 1860, qui firent des milliers de morts et d'importantes destructions, et provoquèrent un exode des chrétiens vers l'Egypte et le Liban, ils vivent en parfaite harmonie avec le reste de la population. Traditionnellement, la communauté chrétienne contrôlait entièrement l'industrie textile, mais était également réputée pour le savoir-faire de sa main d'œuvre de maçons, tailleurs de pierre, menuisiers ou orfèvres. Aujourd'hui, le quartier chrétien concentre toute l'activité nocturne de la vieille ville, dans ses restaurants autour de Bab Touma.

Boîtes, damiers, tables, backgammon, porte Coran … George Sleiman et frères, marqueteurs hors pair.

La marqueterie est une spécialité de Damas, reconnue dans tout le Moyen-Orient.

Signe de victoire ou oreilles d'âne ? Il est des gestes universels…

Les toits du quartier chrétien, dans le vieux Damas.

Derrière chaque porte, un Syrien veille, prêt à offrir thé, café ou confiseries.

Le quartier chrétien du vieux Damas conserve de belles demeures anciennes à encorbellement.

La chapelle Saint-Ananie

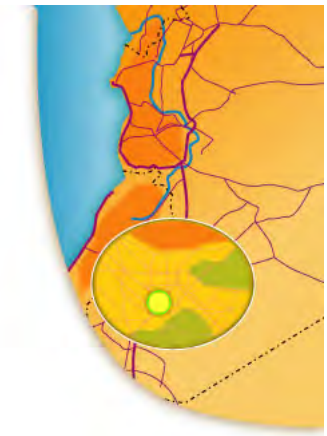
La légende de saint Paul, citoyen romain de naissance juive venu à Damas persécuter les chrétiens, et converti en chemin à la suite d'une illumination, n'est plus à écrire. Elle constitue l'un des socles de la mémoire chrétienne en Syrie. Située dans la vieille ville, à deux pas de l'enceinte, la chapelle (5e s.) se trouverait à l'emplacement de la demeure de saint Ananie, un chrétien partit à la rencontre de saint Paul dans la rue Droite, et qui lui rendit la vue. Le sanctuaire a disparu, mais l'on peut visiter la crypte qui aurait appartenu à la demeure.

La crypte se trouve au niveau de la rue de l'époque romaine, plusieurs mètres sous le niveau actuel.

On attribue à saint Paul la rupture entre le judaïsme et le christianisme, érigé en religion autonome, ouverte aux païens.

L'homme fait l'objet d'une grande dévotion dans toutes les Eglises chrétiennes.

Damas - le long de la Barada



Damas était autrefois irriguée par la Barada, qui prend sa source à 45 km au nord-ouest près de Bloudan Zabadi, à 1175 m d'altitude. La rivière étant désormais quasiment à sec, pour leur approvisionnement, les Damascènes doivent compter sur une nappe phréatique située à 100 m de profondeur, ainsi que sur une conduite puisant l'eau directement à la source du Fijeh.

Le complexe de la Suleymaniyé

Hassan Al Kazaz, le souffleur de verre

Le musée national

Pièces de choix

Le complexe de la Suleymaniyé

En face des jardins du Musée National se dresse la mosquée de la Tekkiyé Suleymaniyé (16e s.) chef d'œuvre de Sinan, le grand architecte de Soliman le Magnifique, à qui l'on doit certaines des plus belles mosquées d'Istanbul et d'Edirne. Actuellement fermée pour rénovation, elle comprend une vaste salle coiffée d'une coupole, la spécialité de Sinan. Ses minarets pointus en forme de polygone, caractéristiques de l'art ottoman, s'élèvent au-dessus du portique. L'ensemble doit son appellation de tekkiyé à la présence d'un ancien couvent de derviches, qui abrite aujourd'hui un marché artisanal.

Une foire artisanale a été aménagée dans l'ancienne madrasa attenante à la mosquée, qui servit plus tard de caravansérail. Les boutiques occupent les anciennes cellules des étudiants.

Le bassin devant la mosquée est un lieu de rendez-vous et de délassement pour les Damascènes en fin d'après midi.

Les jardins du tekkiyé abritent encore pour quelques temps un musée de l'Armée syrienne.

La présence extravagante de ce Mig 21 ne le cède en rien pour ce qui est de l'insolite, à celle d'une capsule spatiale Soyouz.

Derrière la mosquée s'élève le futur palace Four Seasons, propriété d'une famille saoudienne, promis à devenir le plus grand hôtel de Damas.

Hassan Al Kazaz, le souffleur de verre

Hassan Al Kazaz s'est rendu douze fois en France, et a voyagé dans de multiples pays pour présenter son travail dans des foires. D'ailleurs, il revient juste de Washington. Depuis 40 ans, il a reçu beaucoup de propositions pour travailler à l'étranger, mais il a toujours préféré rester en Syrie. Hassan possède aujourd'hui une fabrique de verre semi-automatisé, qui compte 70 ouvriers. La famille souffle le verre depuis 300 ans, et la relève est là. Un de ses fils travaille avec lui, et l'autre s'est mis à son compte. L'aîné de ses petit-fils est un trop frêle pour exercer le métier, mais son grand-père l'a contraint à l'apprendre. On ne sait jamais...

Hassan a gardé un bon souvenir des Français à l'époque du mandat. Ils venaient souvent passer commande et restaient la nuit entière pour observer la fabrication.

Autrefois il utilisait du sable mélangé avec des plantes (pour l'acidité), mais il n'emploie désormais que du verre recyclé, plus facile a utiliser, et qui donne un produit de même qualité.

Son nom, Hassaz, signifie « la famille qui travaille le verre ».

Hassan, 81 ans, a commencé à travailler à 14 ans, à l'époque du mandat français. Il continue, uniquement pour le plaisir.

Si le four est utilisé sans interruption, la remise en état du foyer n'intervient que tous les 10 mois, mais si on l'éteint la nuit, il faut répéter l'opération tous les quatre mois. C'est pourquoi on fait tourner le four 24h/24.

Son frère aîné, qui était l'un des plus connus du métier, a réalisé un jour une pièce de plus de 400 kg. Plus personne n'étant désormais capable de les réaliser à la main, on utilise un moule.

Le Musée national

Situé à deux pas de la Suleymaniyé, au bord de la Barada, le musée fut inauguré en 1936, à l'époque du mandat français. L'édifice fut agrandi dans les années 1950, pour répondre à l'enrichissement continu des collections.

Stèles et sarcophages exposés çà et là dans les jardins du Musée national.

Reconstitution d'une salle de réception du 18e s., le salon damascène comprend des éléments de décor d'époque, notamment la partie centrale du plafond, donation de l'ancien Premier ministre Jamil Mardam bey.

Adnan Derki est gardien au musée national depuis 27 ans, et depuis un an, il travaille dans le splendide salon damascène.

La fierté de vivre sur une terre à l'histoire plusieurs fois millénaires habite la plupart des Syriens.

L'une des copies en marbre du célèbre Doryphore de Polyclète (2e s. av. J.-C.) trône devant la mosaïque du mariage de Pélops et Hippodamie.

Bas-relief du 9e s. av. J.-C. représentant le dieu Hadad en Sphinx, découvert à l'emplacement de la mosquée Omeyyade.

Pièces de choix

Impossible de passer par la capitale syrienne sans faire une visite au Musée national de Damas, le plus riche du pays, et l'un des plus importants du Proche-Orient. Il est divisé en trois sections principales correspondant à l'Antiquité classique, l'Orient ancien et les arts islamiques. Des Assyriens aux Ottomans en passant par les Romains, et des Sumériens de Mari aux Cananéens d'Ougarit, les plus brillantes civilisations ayant laissé leur empreinte sur la terre syrienne sont évoquées. L'une des pièces maîtresse du musée est la reconstitution d'une synagogue découverte à Doura-Europos (3e s. ap. J.-C.), aux fresques miraculeusement préservées.

L'abécédaire d'Ougarit, considéré comme le plus vieux du monde (14e s. av. J.-C.), comprend 30 lettres en alphabet cunéiforme. Les alphabets grec et latin en dérivent. Il servait de modèle pour les scribes en herbe.

Statue grandeur nature d'Hadad-Yisi (9e s. av. J.-C.), gravée d'un côté en assyrien et de l'autre en araméen.

Statue d'orant de Mari (3e-2e millénaires) en position de prière –comme l'indiquent ses mains jointes −, et vêtu du kaunakès, une robe en laine brute.

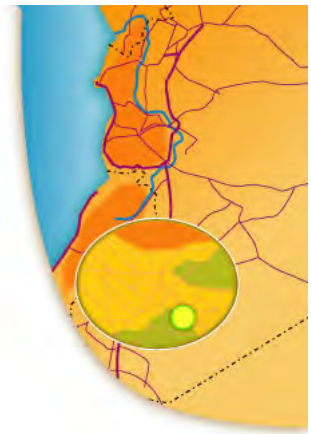
Crâne rasé et yeux incrustés, cette tête est probablement également celle d'un orant, utilisée comme ex-voto dans un temple de Mari.

Cette parure exceptionnelle d'Anzu (2500 av. J.-C.), l'aigle à tête de lion très répandu au pays de Sumer, devait être portée par un haut dignitaire de Mari. Faite en Lapis-lazuli, or, cuivre et bitume, elle provient du Trésor d'Ur. Certains y voient une chauve-souris…

Hypogée de la famille Iarhaï, à Palmyre (108 ap. J.-C.). Les trois membres fondateurs bénéficient de lits funéraires, tandis que les autres défunts reposent dans des niches ornées de sculptures les représentant.

Mosaïque de Shaba (3e s. ap. J.-C.) représentant la Terre (Gê), en gloire, au centre avec une corne d'abondance, et entourée d'enfants portant des corbeilles de fruits.

Le vieux Damas



Mentionnée dès le 3e millénaire, sur les tablettes mésopotamiennes de Mari, puis au 15e s., sur les murs du temple égyptien d'Amon, à Karnak, Damas concourt avec Alep pour le titre de la plus ancienne ville occupée sans interruption. Elle serait habitée en permanence depuis l'époque de Cham (fils de Noé), auquel elle doit son nom Dimachq al-Cham . Aux environs de 1000 av. J.-C., capitale d'un royaume araméen, la ville paie tribut au roi David. Puis, Assyriens, Babyloniens, Perses la conquièrent tour à tour sans nuire à sa fortune, qui décline cependant sous les Séleucides. Les Romains redessinent complètement son plan : ils tracent des rues qui existent toujours et élèvent de nombreux édifices, dont le temple Jupiter. Au 7e s., les Arabes sont accueillis dans une cité encore traumatisée par les querelles religieuses entre byzantins. Pendant un siècle, capitale d'un empire qui s'étend du détroit de Gibraltar aux rives de l'Indus, Dimachq al-Cham connaît un âge d'or symbolisé par l'élévation de la splendide mosquée des Omeyyades Damas entre pour toujours dans la légende des peuples arabes. Elle s'arabise mais conserve des populations chrétienne et juive. La cité connaît une nouvelle gloire grâce à Saladin, le vainqueur des Croisés, qui fonde à Damas la dynastie des Ayyoubides. Sous les Mamelouks, elle est par deux fois mise à sac par les Mongols, en 1260 et en 1400. L'arrivée des Ottomans, en 1516, la remise au rang de capital provincial. Dès lors, pendant quatre siècles, jusqu'à l'indépendance de la Syrie, en 1946, le destin de Damas se joue ailleurs.

La mosquée des Omeyyades

Les souks

Nobles demeures

Damascène nocturne

Damas de puis une terrasse du quartier chrétien à 360°

La mosquée des Omeyyades

Fameuse dans le monde entier, la mosquée de Damas est l'une des plus anciennes et des plus vénérées de l'islam. Elle fut construite par le calife Walid 1er entre 705 et 715, soit quelques décennies à peine après la disparition du Prophète. Inspirée du plan de la basilique chrétienne, elle a constitué le modèle de la mosquée des premiers siècles. A une époque où les souverains étaient soucieux d'affirmer la puissance et l'éclat de leur civilisation, elle fournit aux musulmans le lustre dont les chrétiens pouvaient se prévaloir avec Sainte-Sophie de Constantinople. C'est d'ailleurs de la capitale byzantine que furent appelés en renfort les meilleurs artistes, sans exclusive, fussent-ils chrétiens.

La mosquée au coeur de la cité

Le lieu de culte

La cour intérieure

Intérieur de la mosquée à 360°

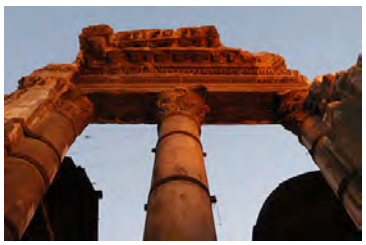
La mosquée au cœur de la cité

Au sanctuaire araméen dédié à Hadad (9e s. av. J.-C.) succéda, six siècles plus tard, un immense temple romain en l'honneur de Jupiter, le péribole, dont subsiste le propylée, et qui formait le cœur de la cité. Au 4e s., les chrétiens lui substituèrent une église consacrée à saint Jean-Baptiste. Présents dès le 7e s., les musulmans se contentèrent d'abord d'un coin à l'écart pour prier. Puis, le calife Walid 1er décida l'érection d'une mosquée à même d'éblouir le monde. Le choix de l'emplacement de l'église de Jean-Baptiste fut dicté par la volonté de bénéficier d'un lieu névralgique, et non par souci d'écraser les chrétiens de Damas, pour lesquels le calife fit bâtir en compensation quatre autres églises.

L'énorme masse de la mosquée semble écraser le quartier alentour.

Le minaret de Quayt bey, ou minaret des Mamelouks, vu à travers les colonnes du propylée romain.

Construit au début du 15e s., il est le seul à avoir une section octogonale.



Parfaitement intégré au décor de la vieille ville, les colonnes du propylée de l'ancien temple de Jupiter.

L'esplanade à l'ouest de la Grande mosquée est l'un des lieux les plus animés de la vieille ville. Les marchands du souk des libraires vendent des livres religieux entre les colonnes du propylée.

On aperçoit encore très bien la forme et le décor du fronton du propylée marquant autrefois l'entrée du temple de Jupiter. Juste derrière, le débouché est du souk Hamidiyé.

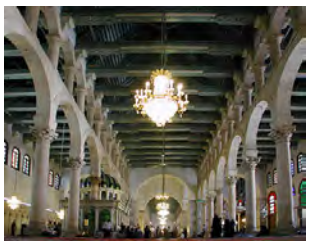
Le minaret de Jésus où, selon les musulmans de Damas, Jésus descendra du ciel pour annoncer le jugement universel.

Lieu de culte

La salle de prière a beaucoup souffert de l'incendie de 1893, qui a ravagé son décor mural, son plafond en bois, son dôme et ses marbres. La rénovation s'est voulue fidèle au style originel. Longue de 136m, la salle abrite notamment le cénotaphe de saint Jean-Baptiste, reconnu comme un prophète par l'islam.

Le mihrab principal de la mosquée, avec sa voûte muqarna, en stalactite, si caractéristique de l'art musulman.

L'étincelant décor en marqueterie de marbre et nacre du mihrab principal indique aux fidèles la direction de La Mecque.



Selon la légende, la tête de saint Jean-Baptiste reposerait dans le cénotaphe devant lequel le pape Jean-Paul II s'est recueilli lors de sa visite à Damas, en 2001.

Les Damascènes ont l'habitude de se donner rendez-vous dans un coin précis de la mosquée, ou de simplement venir y faire une pause après les souks.

Il est en principe interdit de dormir ou de manger dans la mosquée. Des gardiens veillent, mais leur vigilance est parfois prise en défaut.

Lieu sacré, la mosquée est aussi un lieu de socialisation informelle pour les musulmans.

La cour intérieure

Joyau de la mosquée, la cour intérieure est un écrin de lumière étincelant sublimé par l'emploi du marbre. Nombre de colonnes proviennent du temple de Jupiter. Chef d'œuvre du genre, le décor de mosaïques à fond doré fut en partie réalisé par des artistes byzantins. On vient de loin pour visiter cet édifice, qui compte parmi les plus sacrés du monde musulman, mais les Damascènes aussi sont amoureux de leur mosquée et aiment à se délasser ou déambuler sous les portiques de la cour. La vieille ville étant dépourvue de place, il tient lieu de forum ou de place publique.

L'entrée de la mosquée... Prière d'enlever vos chaussures.

Le Trésor supporté par huit colonnes abritait autrefois les fonds destinés à l'entretien de la mosquée. On aperçoit au second plan le minaret de la Fiancée.

Les mosaïques à fond doré du portique ouest, les plus anciens (8e s.), représentent des villes idéales au milieu d'une nature généreuse, comme une vision du paradis. Formes géométriques ou naturalistes dominent le registre des mosaïques. L'inspiration est byzantine, mais conformément aux préceptes de l'islam, les visages sont proscrits.

Côté salle des prières, la mosaïque représente la ville de Damas.

La fontaine aux ablutions date de l'époque ottomane.

Jeune photographe en herbe…

Intérieur de la mosquée des Omeyyades à 360°

Les souks de Damas

Soieries et brocarts du souk Hamidiyé, épices et pâtisseries orientales de Bzouriyé, rivières d'or du souk des Bijoutiers, rebouteurs et marchands de tapis de Midhat Pacha… Les souks de Damas sont bien ce lieu de brassage des senteurs, des lumières et des populations maintes fois relaté par les voyageurs. Un lieu de télescopage aussi, où l'on finit par ne plus s'étonner à la vue de ses femmes voilées arrêtées devant des étals de dessous affriolants. Sunnites, Druzes, chrétiens, Arméniens, chiites, et autres citoyens des pays du Moyen-Orient viennent y faire emplette. Car Damas, située entre Le Caire, Bagdad et Constantinople, a très tôt été un important centre de commerce, au carrefour des routes reliant l'Iran au bassin méditerranéen, la péninsule arabique à l'empire Ottoman. A l'image du Grand Bazar d'Istanbul ou de la Médina de Tunis, cette vocation commerçante continue d'imprégner le caractère de l'antique cité.

Axes antiques

Un lieu de vie

Le souk des métiers

Panarama sur la vieille ville depuis les souks

Axes antiques

L'ancien decumanus, connu sous le nom de via Recta à l'époque romaine, reste l'un des axes de circulation principaux de la vieille ville 2000 ans plus tard. Baptisée souk Midhat Pacha et Bab Sharqi, la rue Droite s'étire sur 1300 m d'est en ouest. En proie à une animation et à des embouteillages continuels dans sa partie occidentale, là où se trouve le souk couvert, elle se fait plus paisible à mesure qu'elle pénètre dans le quartier chrétien, à l'est de l'Arc romain. La rue Droite a perdu sa colonnade romaine, et son tracé a été légèrement adapté au 19e s., mais elle reste cet axe historique, mentionné par saint Luc dans les Actes des Apôtres : « Le Seigneur dit à Ananie dans une vision : Lève-toi et va dans la rue Droite et cherche dans la maison de Judas un nommé Saul de Tarse ; car il est en prière. Impose-lui les mains afin qu'il recouvre la vue. »

Sur cette photo aérienne, on distingue nettement la mosquée des Omeyyades (en haut à gauche), ainsi que le tracé de la rue Droite.

A mi-chemin de la rue se dresse un arc romain qui marquait originellement le carrefour avec le cardo maximus, du nord au sud.

L'arc romain signale aujourd'hui l'entrée dans le quartier chrétien.

Un net penchant pour la tomate…

Recharges et dépannages de téléphones mobiles à toute heure…

Bab Saghir, l'une des portes de la vieille-ville, coiffée d'un minaret.

Un lieu de vie

Les souks n'appartiennent à personne, les souks sont à tout le monde. Femmes voilées, gamins des rues, Saoudiens en famille, touristes en goguette, vénérables commerçants… les allées sont saisies dès le matin par une agitation intense qui ne prendra fin qu'avec la fermeture des grilles, avec la dernière prière de l'après-midi. Seul le Vendredi, jour de la grande prière, est paisible. Car pour les Damascènes, les souks sont, bien plus qu'une simple zone de commerce, un lieu de promenade et de socialisation.

Depuis des millénaires, toutes les richesses d'Orient finissent un jour par se retrouver sur l'étal d'un marchand de Damas.

Femmes voilées, porteurs d'eau, simples passants, la foule habituelle du souk se croise dans un mouvement perpétuel.

Le commerce ? Une histoire éminemment familiale.

Large et aéré, le souk Hamidiyé a été remodelé au 19e s., dans un style mêlant l'exubérance orientale à la rationalité de la Révolution industrielle.

Le culte de Hafez el-Assad et de son fils Bassel, mort dans un accident de voiture en 1994, a survécu à leur disparition.

Le client se fait attendre.

Le souk des métiers

Etoffes précieuses, pâtisseries savoureuses, parfums envoûtants, lumières tamisées… une balade dans le souk de Damas fleure bon l'éveil des sens. Il a conservé bien vivant une grande part de son mythe, qui a fasciné des légions de voyageurs depuis l'époque de la route de la Soie. A se promener dans le souk au petit bonheur, on en apprend autant sur l'art de vivre des damascènes que sur leurs savoir-faire.

Fournisseur attitré de la regrettée Dalida, en tissus damassés.

Paillettes à la chaîne…

Parfum sur mesure…

Maïs sur le pouce…

Photo souvenir à la mosquée des Omeyyades…

Epices et pharmacopée…

Jus de framboise…

Panorama sur la vieille ville depuis les souks

Nobles demeures

L'urbanisme et l'architecture du vieux Damas rappellent ceux de nombreuses médinas arabes, en particulier le plan des maisons distribuées autour d'une cour intérieure, et peu ouvertes sur la rue. Spécificité damascène, les cours possèdent généralement une fontaine et un iwan (vaste pièce fermée sur trois côtés). Au contraire d'Alep, un large usage est fait du bois et de l'argile, pour le premier étage, la pierre servant à l'édification du rez-de-chaussée. Depuis les années 1970, où les Damascènes s'enthousiasmèrent pour les appartements modernes, offrant plus d'intimité, la tendance semble s'être inversée et la vieille ville est à nouveau à l'honneur, y compris auprès des étrangers. Pour une petite maison de quatre pièces avec cour, iwan et fontaine, il vous faudra débourser au minimum 100.000 euros… sans compter la rénovation.

Le palais Azem

Questions urbaines

Archives du patrimoine

Le palais Azem

Larges cours ombragées où résonne la musique joyeuse d'une fontaine, bosquets de jasmins, colonnes et marbres anciens, boiseries peintes… le palais Azem est sans doute ce qui s'est fait de mieux en matière de raffinement intérieur. Construit au milieu du 18e s. par le gouverneur de Damas, il est le plus vaste de l'ancienne cité. Ses différents bâtiments abritent aujourd'hui le musée national des Arts et Traditions populaires. Une visite incontournable pour saisir un certain art de vivre oriental, nourri de parfums et de lumière, de jeux et de bains, de solennité et de délassement…

L'élégante façade à motifs géométriques du salon d'apparat.

Le palais reconstitue d'anciennes pièces d'intérieur avec des personnages de cire en costume traditionnel.

Le plafond en bois à caissons, peint de motifs géométriques multicolores, est un sommet du genre.

Regard furtif sur un exemplaire rare du Coran…

Chameau bâté pour le pèlerinage à La Mecque.

Le palais possédait un hammam divisé en trois parties, à températures différentes, dans les règles de l'art.

Avec son décor de marbre et sa fontaine, la salle des audiences exhale une fraîcheur bienvenue.

Questions urbaines

L'espace de la vieille ville correspond grosso modo à celui de la ville romaine (1330 m sur 850 m), mais du bel ordonnancement originel ne subsiste guère que le decumanus. Le reste est un dédale inextricable, sur le mode des villes traditionnelles arabes. Seul le quartier Hariqa, à l'extrémité est, près de la citadelle, a été reconstruit après le bombardement français avec des rues à angle droit. Le comité pour la sauvegarde du vieux Damas, instauré en 1982, a pour vocation l'étude et la préservation de ce périmètre.

Les maisons en encorbellement, une excellente solution pour augmenter l'espace habitable et procurer de l'ombre.

A deux pas de la rue Droite, une demeure qui l'est moins…

Siège du Comité pour la préservation du Vieux Damas, la maison Maktab Anbar (19e s.) est la plus vaste demeure de la vieille ville. Elle a été entièrement rénovée.

Les rues à angle droit sont l'exception.

Le comité a le pouvoir de contrôler les travaux de rénovation, mais pas celui de les financer.

Par un curieux cousinage géométrique, les coupoles des souks voisinent désormais avec les paraboles.

Damas n'est pas toujours cette « ville grise » décrite par les voyageurs.

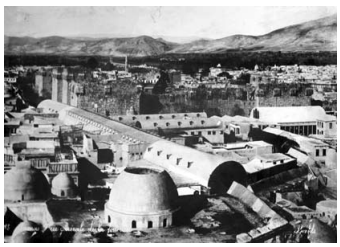
Archives du patrimoine

Le mandat français en Syrie (1918-1946) n'a pas laissé que de bons souvenirs : le terrible bombardement d'octobre 1925 détruisit un quartier entier de la vieille ville, qui fut reconstruit par la suite sous le nom de Hariqa (« incendie »). De la période française date le relevé précis du cadastre, ainsi qu'un important fond photographique. Il permet d'observer les profonds bouleversements de la cité au cours du 20e s., qui ont néanmoins épargné dans une large mesure l'aspect de la vieille ville.

Le Khan (caravansérail) Hassad Pacha, en 1860. © Comité gouvernemental pour la préservation du vieux Damas

Un menuisier dans son atelier, vers 1930. © Comité gouvernemental pour la préservation du vieux Damas

La mosquée des Omeyyades à la fin du 19e s., juste après l'incendie qui l'a ravagée. © Comité gouvernemental pour la préservation du vieux Damas



Les toits du souk Hamidiyé et, au-delà, la citadelle. © Comité gouvernemental pour la préservation du vieux Damas

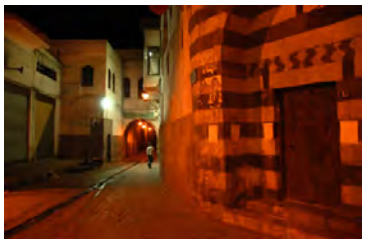
Le cénotaphe de saint Jean-Baptiste, dans la mosquée des Omeyyades. © Comité gouvernemental pour la préservation du vieux Damas

Danse folklorique en 1915, dans la maison Maktab Antar 19e s. © Comité gouvernemental pour la préservation du vieux Damas

L'entrée du souk Hamidiyé. © Comité gouvernemental pour la préservation du vieux Damas

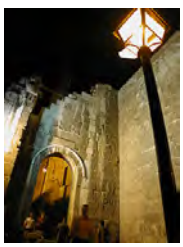
Damascène nocturne

A la nuit tombée, les abords de la mosquée Omeyyade, au cœur de la vieille ville, se vident de leurs occupants car le quartier a une vocation essentiellement commerçante.



Le soir, les ruelles de la vieille ville, si animées le jour, se transforment en labyrinthe.

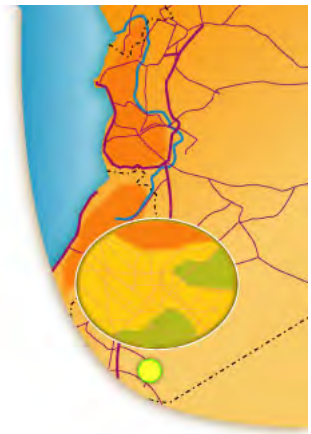
La splendide silhouette éclairée du minaret mamelouk de la mosquée Omeyyade.



Les antiques murs de la cité prennent tout leur relief sous un éclairage nocturne.

Damas depuis une terrasse du quartier chrétien à 360°

Bosra



Egale des plus beaux sites antiques de Méditerranée, Bosra possède l'un des théâtres les mieux conservés du monde antique, qui n'a rien à envier à celui d'Orange. Depuis des siècles, les villageois ont aménagé, en restant peu ou prou fidèle au plan antique. Bizarrement pourtant le site reste pourtant relativement méconnu. Mentionnée à Karnak au 15e s. av. J.-C. comme l'une des 60 villes assujetties par Pharaon, puis dans le Deutéronome, comme l'une des cités restées closes aux Hébreux lors de leur exode, au 13e s. av. J.-C., Bosra réapparaît dans les chroniques au 2e s. quand elle est rasée par les Maccabées en révolte contre les Séleucides. Au 1er s. ap. J.-C., les Nabatéens en font leur capitale au détriment de Petra. Dès 106 cependant, leur royaume est conquis par les Romains qui installent à Bosra la capitale de leur province d'Arabie. Dotée d'un théâtre somptueux, de rues à portiques, de thermes et d'un marché souterrain, la ville connaît alors un âge d'or. Grâce au commerce avec la péninsule arabique, elle en connaît un autre à l'époque byzantine, sous l'empereur Justinien (6e s.) qui la pare de nouvelles églises. Tombée dans le giron arabe en 635, qui enveloppe le théâtre d'une citadelle pour faire face aux menaces des Croisés, elle n'a cessé depuis d'être habitée.

Le théâtre

Le théâtre de Bosra à 360°

Le théâtre en coulisses

La cité de la pierre

Vivre au milieu des ruines

Le théâtre

Considéré comme l'un des plus grands (97 m de diamètre et 20 m de haut) et des plus beaux du monde antique, il fut bâti par les Romains peu après leur installation (2e s. ap. J.-C.), probablement à l'emplacement d'une forteresse nabatéenne du 1er s. av. J.-C. Contrairement à un usage répandu au temps des Grecs, il ne tire pas profit d'un accident de relief pour supporter les gradins.

Le mur de scène, très bien conservé, est considéré comme un chef d'œuvre. Les statues des divinités ont disparu des niches à l'époque des musulmans ou des Byzantins.

La porte centrale était flanquée de deux portes secondaires évoquant l'entrée d'un palais, par où les acteurs pénétraient sur scène.

Près de 15 000 personnes, dont 3 000 debout, pouvaient assister aux spectacles. Le vélum tendu pour les protéger du soleil était probablement accroché aux colonnes au-dessus des gradins.

Très endommagés, les bâtiments ajoutés par les musulmans dans l'enceinte furent dégagés par les restaurateurs dans les années 1960-70 pour mettre au jour le théâtre et les gradins, en bon état de conservation.

L'acoustique parfaite doit beaucoup à l'emploi de colonnes qui absorbaient l'écho et contribuaient à la magnificence du décor. Seules subsistent quelques colonnes originales du premier niveau, à chapiteaux corinthiens.

Le théâtre de Bosra à 360°

Le théâtre en coulisses

A leur arrivée, au début du 7e s., les musulmans le laissèrent à l'abandon sans y toucher. Aux 12e-13e s., les Fatimides d'Egypte puis les Ayyoubides, le transformèrent en citadelle, pour se défendre des croisades, et lui adjoignirent un rempart avec neuf tours auxquels le théâtre dû finalement son salut. Une citerne, des dépôts et des salles d'arme furent aménagés dans l'espace central, sur plusieurs niveaux. Une mosquée vint coiffer l'ensemble à l'époque ottomane. L'édifice retrouvait ainsi sa fonction défensive originelle, après un long détour par le divertissement.

Tous les ans, des archéologues français, italiens et allemands viennent effectuer des campagnes de fouilles avec l'aide d'équipes locales.

La création de l'école d'archéologie syrienne ne date que de 1995.

Les allées du théâtre constituent un véritable dédale.

Les spectateurs parcouraient un long couloir sombre et lugubre avant d'être saisis par une explosion de lumière en débouchant dans l'hémicycle.

De multiples boutiques prenaient place dans les vomitoria, une structure complexe qui supportait les gradins.

Nombre de pièces trouvées sur place sont exposées dans l'espace entre l'enceinte du théâtre et celui de la citadelle.

Les pierres romaines, parfaitement taillées, étaient parachevées sur place. Celles d'époque islamique sont moins abouties en raison des guerres continuelles qui empêchaient de faire un travail raffiné.

La cité de la pierre

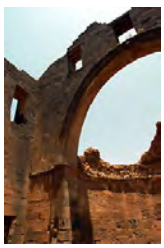
Le site de Bosra a été classé sur la liste du patrimoine mondial par l'Unesco, pour la richesse de son patrimoine, mais aussi en raison de la présence de villageois qui occupent depuis des siècles des maisons construites avec des pierres, des chapiteaux et des colonnes antiques. Les lourds blocs de basalte provenant du site offrent l'avantage de conserver la chaleur en hiver et d'isoler de la chaleur en été. Depuis 1975, la plupart d'entre eux ont été relogés dans la ville moderne tout proche, qui compte 35 000 habitants, contre 12 à 15 000 pour la vieille ville. Un quart des habitations ont déjà été détruites, sans même parfois que les fouilles prévues aient été entreprises. Consciente de l'intérêt historique et touristique du village, les autorités investissent désormais en priorité dans la sauvegarde des maisons et le maintient des villageois, plutôt que dans de nouvelles fouilles.

La vieille ville et ses habitants sont devenus une attraction touristique.

La façade est des bains romains (2e-4e s. ap. J.-C.), auxquels on accédait par un portique à 8 colonnes, côté sud. Ils sont situés sur le principal carrefour de l'antique Bosra.

Les colonnes (2e s. ap. J.-C.) de la rue droite au-dessus du marché sous-terrain. Des aérations sont aménagées au pied des colonnes.

Hérité de l'époque antique, le decumanus est toujours le principal axe de la cité.



La basilique de Bahira porte le nom du moine qui aurait révélé ici même au jeune Mahomet, alors âgé de 12 ans, qu'il serait le dernier prophète.

A Bosra, faute de transport public, les vieux moyens de transport sont toujours au goût du jour.

Vue d'une hauteur, la cité antique de Bosra semble désertée.

Vivre au milieu des ruines

La ville n'a jamais été abandonnée par ses habitants depuis l'Antiquité, et chaque civilisation qui s'y est implantée y a laissé sa marque. La plus grande partie de la population travaille dans les champs (céréales, oliviers, tomates), malgré un sol dur et un climat aride peu clément. La plupart des familles disposent néanmoins de revenus complémentaires (tourisme ou autre emploi). Si au début, les appartements étaient offerts, ceux qui restent rechignent désormais à abandonner leurs antiques maisons pour des appartements modernes, mais plus petits.

Bosra compte une quinzaine d'écoles, la plupart situées dans la ville moderne.

Le hammam Manjak, construit au 14e s., a été vidé de ses habitants lorsque les fouilles et la réhabilitation ont été entrepris. L'actuel gardien s'y sent un peu chez lui.

Coiffée d'un modeste toit de tôle, la mosquée d'Omar a longtemps était considérée comme l'une des plus vieilles de Syrie, mais elle serait d'époque ayyoubide (13e s.). Les énormes colonnes en basalte ont des chapiteaux doriques, ioniques et corinthiens.

Attendez-ici, je vais chercher mon père…

Saïd Moktad occupe deux emplois d'infirmier (300 dollars), à 45 km de Bosra, qui lui permettent juste de subvenir aux besoins de sa femme et ses cinq enfants.

Pour améliorer son salaire, il a ouvert une boutique de tissage et de souvenirs dans sa superbe maison à cour intérieure.

Derrière les épais murs de pierre, les habitants ont su ménager de charmantes cours ombragées.

Ressources

Organisations

L'Institut Français d'Etudes Arabes de Damas (IFEAD). Une division du Ministère des Affaires Étrangères français au Moyen-Orient: formation des orientalistes, bibliothèque et compétences scientifiques.
www.lb.refer.org/ifead/pres1.htm

L'Ambassade de France en Syrie. Présentation du pays et données sur les relations franco-syriennes.
www.ambafrance-sy.org/

L'Institut du Monde Arabe propose une importante somme de données sur la Syrie : panorama, géographie, repères chronologiques, économie, éducation...
www.imarabe.org/perm/mondearabe/pays/syrie-index.html

La mission économique de l'Ambassade de France en Syrie. Approche du marché local et informations diverses sur la politique commerciale et les projets d'implantation.
www.missioneco.org/syrie/

Association Médicale Franco-Syrienne.
Fondée en 1992 par un groupe de médecins souhaitant renforcer les liens d'amitié entre les communautés médicales de France et de Syrie.
amfsasso.infoliens.com/content.php?content.6

Le site des nations unies propose une large section sur la Syrie et plus particulièrement Damas. Contacts pour prépare voyage et hébergement (en anglais).
www.un.org.sy/html/living/report.htm

Patrimoine, histoire, société

Clio, site dédié à l'histoire et à la culture, avec une section sur Damas, la mosquée aux mosaïques d'or.
www.clio.fr/BIBLIOTHEQUE/Damas_la_mosquee_aux_mosaiques_d_or.asp

Countrystudies, un site américain proposant les versions en ligne d'ouvrages publiés par la division fédérale de recherche au sein de la librairie du congrès (en anglais).
countrystudies.us/syria/

Le site de l'Université le Laval au Canada consacre un chapitre à la Syrie : histoire, données socio-culturelles et historiques.
www.tlfq.ulaval.ca/axl/asie/syrie.htm

Babelmed une association qui a pour objectif de promouvoir les échanges culturels en Méditerranée. Ouvrages et productions audiovisuelles consacrés à la Syrie, à la manière d'un magazine.
www.babelmed.net/index.php?menu=197&lingua=fr

La Syrie.fr a pour objectif de fournir une information de qualité et régulièrement mise à jour dans les domaines culturel, touristique et économique.
www.lasyrie.fr/

Tourisme, médias

Baron et Baron, le site des voyages non traditionnels, consacre un chapitre à la capitale syrienne.
www.baronbaron.com/syrie/damas.html

Syria Times, la version en ligne du quotidien syrien (en anglais)

www.teshreen.com/syriatimes/

Le site officiel du Ministère du Tourisme syrien (version française)
www.syriatourism.org/new/index_f.html

Le Monde diplomatique, version en ligne : chiffres clés, cartographie et nombreux liens et dossiers, sur la Syrie mais aussi le Moyen-Orient.
www.monde-diplomatique.fr/index/pays/syrie

Visit Syria, version française. Toutes les informations nécessaires pour préparer un voyage en Syrie. Damas, Alep, Bosra, la côte Syrienne, Apamée et de nombreux autres sites.
www.visit-syria.com/frdamcam.htm

Arab.net a pour objectif de proposer les plus importantes ressources sur le monde Arabe. Une section consacrée à la Syrie avec des entrées sur l'histoire, la géographie, l'économie, la culture et les institutions. (en anglais).
www.arab.net/syria/

Bab Souria. Plus de 1000 photographies dur la Syrie.
babsouria.online.fr/

Souria.com, le site de la Syrie sur Internet. Magazine, tourisme et business au programme. Télévision en ligne (en anglais).
www.souria.com/home.asp

Bibliographie établie par ITINERAIRES
La librairie des voyages
60 rue Saint Honoré, 75001 Paris
tel: 01 42 36 12 63 Fax : 01 42 33 92 00
www.itineraires.com

Guides

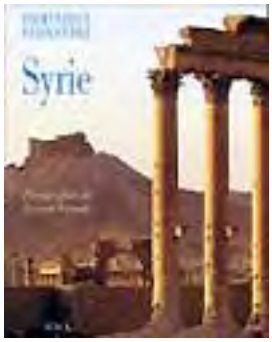
Syrie, Guides Bleus. Collectif, éd. Hachette

Des éléments pour comprendre la riche civilisation syrienne, des informations pour préparer et profiter au mieux de son séjour, des propositions d'itinéraires, et un recensement, région par région, des principales richesses touristiques et patrimoniales. Avril 2004.

Syria and Lebanon. Collectif éd. Lonely Planet (2è édition)

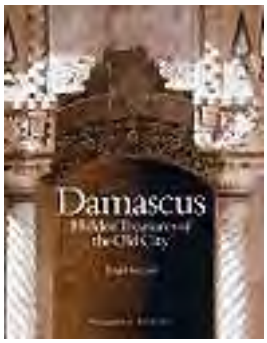
En anglais. Guide de voyage pratique comportant de nombreux plans et cartes, une maquette claire et des informations fiables, avec de nombreux encadrés pour les faits culturels. Adapté au voyage en solo. Septembre 2004.

Beaux livres



Syrie. Ed Stock

Photographies Ferrante Ferranti – textes Dominique Fernandez.
Visite iconographique des vestiges antiques des bords de l'Euphrate et des cités syriennes, dont Alep, située sur la route de la soie. Carrefour entre l'Orient et l'Occident, la Syrie recèle de nombreux trésors architecturaux, religieux et humains. Les photographies mettent en scène sites et personnages.



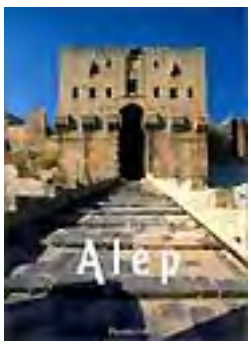
Damas, les trésors cachés de la vieille ville. Ed Place des Victoires.

Photographies Tim Beddow,- textes Brigid Keenan.
Le patrimoine de la capitale de la Syrie est comme le miroir de son histoire chaotique, émaillée de périodes fastueuses liées à un pouvoir politique et commercial considérables. La découverte des joyaux abrités cette ville se fait ici en trois temps : suite à un rappel historique, sont proposés un panorama de son architecture et de ses styles de vie, ainsi qu'une visite de ses maisons privées.

Histoire, patrimoine

Châteaux d'Orient - Liban / Syrie. Ed. Hazan

Photographies Mohamad al Roumi – textes Jean Mesqui.
L'ouvrage montre comment ces forteresses se sont développées et transformées au cours des siècles. Il met en perspective les influences réciproques qu'elles subirent et les emprunts entre musulmans et croisés. Des séries photographiques illustrent cet art de bâtir et les sites extraordinaires où se déroule cette histoire guerrière. Des cartes, des plans et des enluminures complètent les photos.



Alep. Ed. Flammarion

Photographies Gerard Degeorge – textes Jean-Claude David
Panorama de cette ville syrienne entrée dans l'histoire vers le milieu du IIIe millénaire. De la ville sainte du dieu de l'orage à l'occidentalisation contemporaine, en passant par la ville byzantine, la métropole arabe et la cité ottomane, ce sont quelque 5.000 ans d'histoire qui sont ici retracés.

Monuments de Syrie – Guide historique; Ross Burns, éd. Dummar

La visite des sites monumentaux de la Syrie est commentée par un récit historique qui fait intervenir les figures d'Alexandre et de Saladin. Elle présente un répertoire de tous les sites historiques et contient en outre des chapitres sur l'histoire de la région, les influences architecturales auxquelles a été exposé le pays. Avec des chronologies.

Divers

Shimon le parjure, mes juifs de Damas. Moussa Abadi. Ed. du Laquet

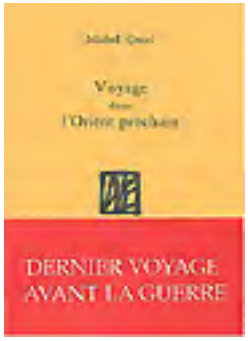
Après La reine et le calligraphe, M. Abadi, disparu en septembre 1997, livre ici une suite de tableaux pittoresques de son enfance en Syrie, restituant des scènes humoristiques, sensibles et parfois dramatiques. Un témoignage dédié à la communauté juive d'Orient.

Couleurs de Syrie. Ed. Somogy

Aquarelles Eric Alibert – textes bilingues français/arabe
Carnet de voyage à travers la Syrie de E. Alibert qui présente à l'aquarelle, les sites archéologiques, les paysages et les habitants du pays.

Syrie -Eclats d'un mythe. Nathalie Galesne, éd. Actes Sud

Les regards croisés d'écrivains, chercheurs, artistes, voyageurs européens sur la Syrie. Ce voyage réel et imaginaire, éclaté à travers les époques et les lieux, préparait une exposition : La Syrie dans les regards de l'Europe, réalisée dans le but d'amorcer une réflexion sur les relations culturelles euro-syriennes.



Voyage dans l'Orient prochain. Michel Orcel, éd. La Bibliothèque, coll. « L'Ecrivain voyageur

Un carnet de voyage en Syrie et en Irak à la veille du conflit américain, mais déja prémonitoire « Voyager en islam, c'est marcher de tombe en tombe, de saint en saint. C'est littéralement marcher sur les morts. » (janvier 2004)